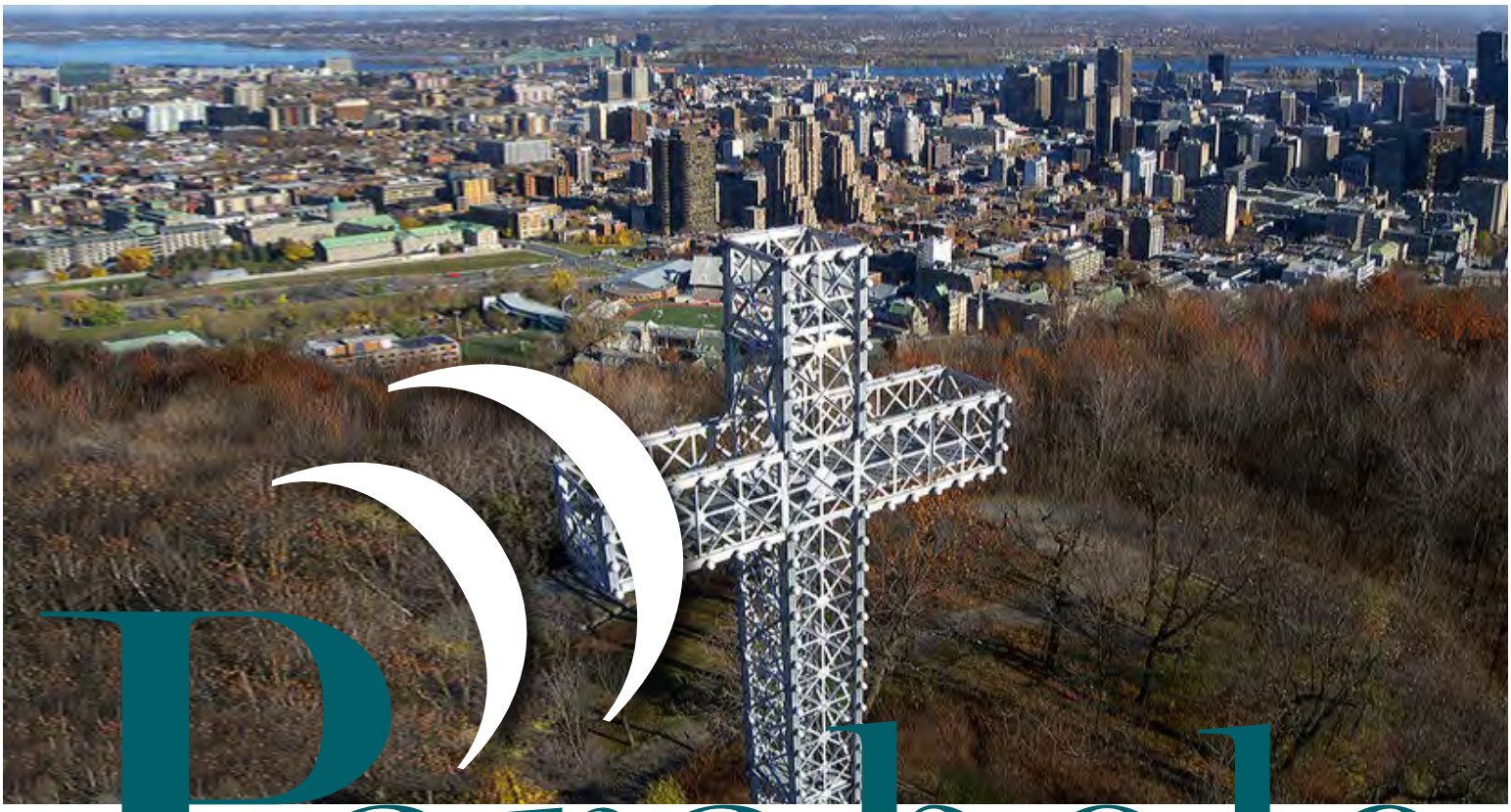


Parabole

REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · PUBLICATION **SOCABI**

MARS 2017 · VOL XXXIII N°1

DIEU EST EN VILLE

DOSSIER
Trouver Dieu en ville

RENCONTRE
Mgr Alain Faubert

GENS DE PAROLE
Congrégation de Notre-Dame

Parabole

SOMMAIRE
MARS
VOL XXXIII Nº1
2017

DIEU EST EN VILLE

AVANT-PROPOS

03 *Dieu est en ville*
Francis DAOUST

DOSSIER
Trouver Dieu en ville

04 *Ville-Marie fondée selon un idéal évangélique*
Lucien LEMIEUX

08 *« Au bord des fleuves de Babylone, nous pleurions, nous souvenant de Sion. »*
Francis DAOUST

12 *Avec Luc, tout commence et recommence à Jérusalem*
Christiane CLOUTIER-DUPUIS

15 *Corinthe dans les années cinquante*
Daniel CADRIN, o.p.

18 *Rome terre d'accueil et terre de douleurs*
Serge CAZELAIS

21 *D'autres villes importantes de la bible,*
Francis DAOUST

ENTREVUE

23 *Goûter Dieu en ville*
Mgr Alain FAUBERT, François GLOUTNAY

GENS DE PAROLE

25 *Enracinées en Jésus Christ, cultivons l'amour et la compassion*
Soeur Denise LAMARCHE, CND

PISTES DE RÉFLEXION

28 Francine VINCENT
Geneviève BOUCHER

LE SOCABIEN

29

VOEUX DE PÂQUES

31 *Lève-toi et marche!*
Francis DAOUST

Prochain numéro !

Le numéro de juin
Les Évangiles, oeuvres de communautés

Vous pouvez lire les numéros précédents
www.interbible.org/socabi/parabole.html

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Marcel DUMAIS *o.m.i.*
Vice-présidente : Christiane CLOUTIER-DUPUIS
Secrétaire et trésorier : Jean GROU
Évêque ponens : Mgr Paul-André DUROCHER
Administrateurs : André BEAUCHAMP, Yves GUILLEMETTE *ptre*, Clément VIGNEAULT

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Francis DAOUST

COMITÉ DE RÉDACTION
Patrice BERGERON, Geneviève BOUCHER, Francis DAOUST, Yves GUILLEMETTE *ptre*, Francine VINCENT

COLLABORATION À CE NUMÉRO
Geneviève BOUCHER, Daniel CADRIN o.p., Serge CAZELAIS, Christiane CLOUTIER-DUPUIS, Francis DAOUST, Mgr Alain FAUBERT, François GLOUTNAY, Sr Denise LAMARCHE, CND, Francine VINCENT

CONCEPTION GRAPHIQUE
Fabiola ROY

ISSN 2291-2428 (En ligne)

PUBLICITÉ ET ABONNEMENTS

Vous aimez la revue?
Contribuez à sa diffusion

Société catholique de la Bible
2000 rue Sherbrooke Ouest, Montréal
(Québec) H3H 1G4

(514) 925-4300
poste 297

fbrien@diocesemontreal.org

Vos commentaires
sont les bienvenus
Merci!

Abonnement en ligne
www.interbible.org/socabi/parabole.html

AMéCO Association des médias catholiques et œcuméniques
Membre de l'Association des médias catholiques et œcuméniques

AVANT-PROPOS

DIEU EST EN VILLE

Francis DAOUST
Bibliste, directeur général de SOCABI

Afin de souligner le 375e anniversaire de Montréal, l'équipe de ***Parabole*** a décidé de s'intéresser, pour son premier numéro de 2017, à la présence de Dieu en ville. Nous avons souvent cette idée préconçue selon laquelle Dieu se manifeste principalement à la campagne : loin du bruit et du tumulte de la ville, dans le calme et dans la communion avec la nature. Là se trouverait, selon cette façon de penser, un Dieu plus accessible, plus près, plus vrai. Une lecture attentive de la Bible démontre cependant que Dieu se révèle autant, sinon plus, en milieu urbain. Les villes sont des lieux de rencontre, habituellement cosmopolites, bigarrés et variés, où se côtoient souvent différentes cultures et où se concentrent les penseurs. C'est là que se croisent et s'affrontent différentes idéologies et que se canalisent les joies, les espoirs et les peines des nations. C'est souvent dans les villes aussi que se produisent les événements marquants qui donnent un nouvel élan à la foi. Ainsi, malgré le rythme effréné et la densité de la population des villes, Dieu s'y révèle pleinement et se défait des limites qu'on pourrait parfois être tenté, à tort, de lui imposer. La ville n'est alors aucunement un obstacle à la présence de Dieu, mais un tremplin pour la révélation et l'annonce de la Bonne Nouvelle.

Notre numéro s'ouvre sur un article de Lucien Lemieux qui nous rappelle que Montréal fut fondée par des gens de foi qui souhaitaient y réaliser un idéal évangélique. Il se poursuit ensuite par quatre articles qui présentent chacun une ville qui a joué un rôle majeur dans l'histoire du peuple d'Israël et des premières communautés chrétiennes, à savoir : Babylone, Jérusalem, Corinthe et Rome. Six autres villes, Alexandrie, Éphèse, Jéricho, Ninive, Samarie et Tyr, font l'objet de présentations plus brèves. Puis le numéro se termine là où il avait commencé : à Montréal! François Gloutnay s'entretient en effet avec Mgr Alain Faubert, nouvel évêque auxiliaire du diocèse de Montréal, au sujet des défis contemporains que rencontre l'Église dans la métropole québécoise et des nouvelles avenues qui s'offrent à elle. Et pour clore le tout, la chronique « Gens de parole » retrace les grands moments de la vie de Marguerite Bourgeoys et de la Congrégation de Notre-Dame, qui ont joué un rôle considérable dans l'histoire de Montréal dès ses débuts et encore aujourd'hui, 375 ans plus tard!

C'est donc à un véritable voyage à travers le temps et à un pèlerinage à travers tout le Proche-Orient ancien et le monde méditerranéen antique que vous convie toute l'équipe de Parabole.

Bonnes lectures et bonnes découvertes!

La ville n'est aucunement un obstacle à la présence de Dieu, mais un tremplin pour la révélation et l'annonce de la Bonne Nouvelle.

Père Emmett Johns *'Pops'* fonda *Le Bon Dieu dans la rue* en 1988. Aujourd'hui, l'organisme compte plus de 65 employés et plus de 135 bénévoles.

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · MARS 2017 _ VOL XXXIII Nº1

DOSSIER

04
07

VILLE-MARIE FONDÉE SELON UN IDÉAL ÉVANGÉLIQUE

Lucien LEMIEUX

Historien du christianisme
et membre diocésain du presbytérium
de Saint-Jean-Longueuil

Pistes de réflexion p.28

Liminaire

C'est sous le nom de Ville-Marie que Montréal est née, il y a 375 ans, dans le cadre d'un grand projet religieux ayant pour but d'évangéliser les Amérindiens. Plusieurs hommes et femmes de foi, tels que Jérôme le Royer, Jean-Jacques Olier, Paul Chomedey de Maisonneuve, Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys, ont rencontré de nombreux obstacles et travaillé d'arrache-pied afin de réaliser ce rêve. Le présent article retrace les grands moments qui entourent la naissance de ce qui demeure encore aujourd'hui, la plus grande ville francophone d'Amérique.

Les piliers de Ville-Marie

En 1618, Jérôme Le Royer de La Dauversière reçut en legs de son père un fief et l'office de receveur de la taille (percepteur d'impôts) à la Flèche, en France. Cet époux de Jeanne de Baugé et ce père de cinq ou six enfants a été reconnu « vénérable » en Église catholique le 6 juillet 2007. Avec son frère aîné, il avait vite promu des œuvres charitables. À la suite d'une grave maladie, il fonde en 1636 une nouvelle communauté religieuse de femmes, les Hospitalières de Saint-Joseph, pour le soin des malades de sa ville natale.

L'ancien étudiant au collège Henri IV des jésuites se soucie déjà de l'évangélisation des Amérindiens. Avec le baron de Fancamp, La Dauversière se rend à Paris pour solliciter des appuis. Il y rencontre un prêtre diocésain, Jean Jacques Olier, qui jouissait de plusieurs bénéfices financiers. Déjà attentif aux pauvres, ce dernier accepte de contribuer à l'évangélisation des autochtones du Canada en Nouvelle-France.

La Dauversière et Olier, membres de la compagnie du Saint-Sacrement, fondée en 1627 « pour la gloire de Dieu en faisant le vrai bien », décident de constituer la Société Notre-Dame de Montréal. Comptant sur l'appui du baron Gaston de Renty, supérieur laïc de la compagnie spirituelle, les deux compères et Fancamp choisissent d'acheter une île « au confluent du fleuve Saint-Laurent et de la rivière des Outaouais ». Propriété de Jean de Lauson, un actionnaire de la compagnie des Cent-Associés, responsable de la colonisation canadienne, l'île de « Mont-réal », au lieu d'être vendue, leur fut concédée en grande partie en décembre 1640.

Le jésuite Charles Lalemant, ancien missionnaire au Canada, devenu procureur à Paris des missions de la Nouvelle-France, mit La Dauversière en contact avec Paul Chomedey de Maisonneuve. Cet ancien militaire se demandait alors comment servir Dieu en un pays étranger. Ayant lu les récentes *Relations* de Paul Le Jeune, compte rendu annuel du supérieur des jésuites du Canada, cet homme de 28 ans s'entendit avec La Dauversière. Il se mit à recruter des hommes en vue de cette aventure.

Entre temps, Jeanne Mance, âgée de 34 ans, a été impressionnée par l'admiration de son cousin Nicolas Dolebeau, chapelain parisien, à l'égard de Marie-Madeleine de Chauvigny de la Peltrie, qui avait accompagné l'année précédente des ursulines, établies à Québec grâce à sa générosité financière. De plus, Jean, jésuite et frère de Nicolas, s'y rendait lui aussi. Le père de Jeanne étant décédé, ses dix frères et sœurs ayant été élevés par elle et sa sœur aînée après le décès prématuré de leur mère, elle s'était dévouée auprès de personnes blessées ou malades, dues à la guerre de Trente ans et à la peste. À Langres et les environs, 5500 gens étaient décédés seulement en 1637.

Discernant en elle-même une vocation missionnaire, elle se rend à Paris en 1640 et rencontre le jésuite Lalemant. Demeurant chez sa cousine Dolebeau, elle fraie avec des aristocrates reconnues pour leur vie spirituelle et vertueuse, entre autres Angélique Faure de Bullion. Veuve très riche, celle-ci désire fonder un hôpital au Canada, comme l'avait fait à Québec Mme de Combalet, duchesse d'Aiguillon et nièce du Cardinal Richelieu. Elle invite Jeanne Mance à réaliser son projet.

LA SOCIÉTÉ DE NOTRE-DAME DE MONTRÉAL, 1640
Gaston de Renty, Pierre Chevrier de Fancamp, Jean-Jacques Olier et Jérôme Le Royer de La Dauversière.
Bas-relief en bronze, Louis-Philippe Hébert, 1895

Une fois assurée par contrat du financement de l'éventuel hôpital et d'une pension personnelle à vie, elle accepte d'en être l'administratrice. Sa rencontre ultérieure avec La Dauversière et sa participation d'actionnaire dans la Société Notre-Dame l'amènent à devenir l'adjointe de Maisonneuve. Elle demande à La Dauversière de préparer un document officiel, relatif à la fondation de Ville-Marie, nom choisi par la Société. Elle envoie des copies à des dames fortunées. Sept répondent à son appel et les membres de la Société passent bientôt de 8 à 37.

Débarqués à Québec en 1641, Maisonneuve et Jeanne Mance décident d'y passer l'hiver. Le gouverneur général Huaut de Montmagny et ses conseillers trouvaient leur projet imprudent ; ils leur proposent de s'établir sur l'île d'Orléans en échange de Ville-Marie. Ce fut en vain. Le 8 mai 1642, quelques voiliers construits à la réduction de Sainte-Foy, montent le fleuve pendant neuf jours. Le 17 mai, le gouverneur met officiellement M. de Maisonneuve en possession de Ville-Marie au nom de la Société Notre-Dame. Le jésuite Barthélémy Vimont entonne le *Veni Creator*, avant d'officier la célébration eucharistique et d'exposer le Saint-Sacrement.

La nouvelle colonie compte 44 engagés, dont trois avec une épouse. Mme de La Peltrie accompagne Jeanne Mance, mais elle rejoindra les ursulines l'année suivante. Le jour d'arrivée, le gouverneur de Ville-Marie se réserve l'abattage du premier arbre. Une douzaine d'engagés français arrivent peu après.

Le 15 août, l'Assomption de Marie est célébrée. À Noël, la rivière Saint-Pierre déborde et la crue menace d'inonder le fort. Maisonneuve promet de porter et de planter une croix sur le mont Royal si le danger se dissipe. Ce dernier évité, il pose le geste en la fête de l'Épiphanie. Entre-temps, Jeanne Mance, administratrice des provisions, s'était avérée une infirmière efficace dans un petit hôpital à l'intérieur du fort ; un autre plus confortable serait construit en 1645.

Une aventure missionnaire

La présence de Français sur l'île avait attiré l'attention d'Algonquins, car des ancêtres y avaient habité. Le premier baptême fut d'ailleurs celui d'un enfant autochtone en juillet 1642. La première année se déroula harmonieusement. Chacune des journées commençait par une célébration eucharistique et se poursuivait dans l'entraide.

L'été suivant, la Société assura aux « montréalistes » le transport transatlantique, grâce à un navire de 350 tonnes, le *Notre-Dame*, donné par Louis XIII. Une troisième recrue de colons s'ajouta, incluant un ingénieur militaire, Louis d'Ailleboust de Coulonge et d'Argentenay avec son épouse Marie Barbe de Boullongne.

Mais les prémonitions du gouverneur général et des Algonquins se réalisèrent. Le commerce des fourrures suscitait des tensions en Amérique du Nord. Les Iroquois faisaient affaires avec des commerçants de Nouvelle Amsterdam, ce qu'ils poursuivraient en 1664 avec les envahisseurs anglais à New York. Désireux de conserver et d'agrandir leur territoire de chasse, ils virent d'un mauvais œil l'établissement de Ville-Marie, car les Français étaient alliés aux Hurons et aux Algonquins, des concurrents.

Une première attaque a lieu en juin 1643. Des Iroquois, poursuivant des Algonquins, attaquent six colons en train de déboiser. Trois sont tués et trois amenés en captivité ; deux sont brûlés, l'autre réussissant à s'évader. Le 30 mars 1644, des Iroquois rôdent autour du fort. Trente hommes engagés convainquent Maisonneuve, très réticent, de faire une sortie contre eux.

Vitrail du Pavillon de Bullion • Hôtel-Dieu de Montréal

Jeanne Mance et Mme de Bullion en 1641

L'arrivée des Hospitalières de St-Joseph à Ville-Marie en 1659

Jean Poupée (1er médecin de Ville-Marie) et Jeanne Mance soignants l'Amérindien Pachirini en 1643

Celui-ci ne tarde pas à commander une retraite devant 200 Iroquois. S'étant occupé des blessés et ayant indiqué un sentier pour le retour de ses hommes, il demeure seul face au chef de la bande, qui s'approche pour le tuer. Maisonneuve tire un premier coup de pistolet, puis vise le chef. La bande se contente de ramener ce dernier, mort sur le coup.

Toujours sur le qui-vive, la colonie continue de survivre, malgré deux voyages d'affaires de Maisonneuve en France en 1645, puis en 1646. Louis d'Ailleboust, qui l'avait remplacé à Ville-Marie, apprend à son second retour qu'il serait nommé le nouveau gouverneur général, sans savoir que Maisonneuve avait refusé le poste à Paris et avait proposé son ami à sa place. De 1647 à 1650, les Iroquois se concentrèrent sur la Huronie de la baie Georgienne et des environs, le berceau d'une chrétienté huronne. Il s'y trouvait trois agglomérations d'environ 12 000 habitants chacune. Des jésuites y moururent martyrs au milieu de ce génocide ethnique.

En 1649, Jeanne Mance, en visite à Québec, apprend le décès du récollet Charles Rapine de Boisvert, qui lui servait d'intermédiaire auprès de la bienfaitrice restée inconnue, la maladie de La Dauversière et une diminution des actionnaires de la Société Notre-Dame. Elle se rend en France. Le tout s'étant arrangé, elle revient l'année suivante, non sans avoir renouvelé sa garde-robe toujours bien garnie.

À l'été 1651, la guérilla iroquoise redevient meurtrière. Maisonneuve retourne en France pour engager cette fois des soldats, s'en remettant entre temps au sergent-major Raphaël Lambert Closse à la tête des 50 colons. Jeanne Mance l'informe qu'elle a à sa disposition 22 000 livres pour l'hôpital. Cette somme pourrait défrayer la solde, mais lui confie sous secret le nom de sa « bienfaitrice inconnue ».

À Paris, Maisonneuve s'invite chez Mme de Bullion. Semblant ignorer ses liens avec Jeanne Mance, il lui parle de son besoin de militaires. Peu après, il reçoit indirectement 20 000 livres « d'une personne de qualité ». Le contingent de 100 hommes, arrivé finalement en septembre 1653, protégera désormais Ville Marie, sauvegardant ainsi toute la population le long du Saint-Laurent. Le traité de Québec en 1653 et finalement la grande paix de Montréal en 1701 allaient faire disparaître les tensions avec les Iroquois.

Marguerite Bourgeoys avait accompagné Maisonneuve, qui l'avait rencontrée chez ses sœurs. Ville-Marie n'était pas prête à accueillir un cloître, proposé par sa sœur religieuse, mais sûrement une enseignante. Le père de Marguerite venait de décéder. Ses frères et ses sœurs pouvant se prendre en main, cette célibataire de 32 ans, habituée à rendre socialement service dans son milieu, avait décidé de traverser l'Atlantique. Elle avait mis de côté son rêve de fonder à Troyes une communauté de femmes non cloîtrées, honorant la mère de Jésus.

Dans un contexte spirituel exceptionnel, une Église nouvelle s'était enracinée, conçue et soutenue par des laïques. Des femmes y ont structuré une société, tout en tissant des liens entre ses différentes composantes de quelques cents personnes.

À Ville-Marie, elle demeure au centre administratif avec le gouverneur, Jeanne Mance, ainsi que des femmes et des enfants nouvellement arrivés. Les hommes vivaient dans des baraques ou dans quelques maisonnées familiales à l'extérieur du fort. Marguerite ne tarde pas à bien entretenir le logis où résidaient une trentaine de personnes. Dès l'année suivante, 15 mariages sont célébrés. Confidente des femmes, elle favorise des mariages heureux et des réconciliations conjugales, la préparant à assortir les « filles du roi » qui arriveraient à Québec en 1663 pour épouser des colons.

Avant d'avoir terminé l'érection de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, Marguerite réalise finalement en 1658 son grand rêve d'éducatrice. Selon un contrat en bonne et due forme, un terrain, incluant une ancienne étable pour les animaux des colons jusqu'en 1652, lui fut octroyé. La bâtisse devait servir à l'instruction des petites filles et au logement des femmes qui y enseigneraient.

Les premières élèves s'y rassemblèrent le 3 avril 1658. Depuis l'année précédente, des sulpiciens, disciples de Jean Jacques Olier, assuraient le ministère presbytéral à la place des jésuites. Après la dissolution de la compagnie des Cent Associés, la compagnie de Saint-Sulpice acquerrait de la Société Notre-Dame l'île de Montréal le 9 mars 1663.

L'idéal évangélique, qui animait les personnes fondatrices, était partagé par les colons et les militaires. Les premiers s'étaient initialement engagés pour trois ans, mais plusieurs sont demeurés jusqu'à leur mort. Y mourraient aussi Louis d'Ailleboust en 1660, Jeanne Mance en 1673 et Marguerite Bourgeoys en 1700. Ayant tenu tête à Mgr de Laval, celle-ci avait fondé la congrégation de Notre-Dame, une communauté de sœurs non cloîtrées, enseignant déjà dans de nombreuses petites écoles de villages.

Pour sa part, Maisonneuve, dont l'influence avait contrarié le gouverneur général Augustin de Saffray de Mézy, décédé en mai 1665, reçut l'ordre de retourner en France pour un congé indéfini. Le lieutenant général de l'Amérique, Alexandre de Prouville de Tracy, arrivé à Québec peu après, s'en était chargé sans attendre un nouveau gouverneur. Retiré à Paris, humble et discret comme d'habitude, Maisonneuve y mourrait en 1676.

Dans un contexte spirituel exceptionnel, une Église nouvelle s'était enracinée, conçue et soutenue par des laïques. Des femmes y ont structuré une société, tout en tissant des liens entre ses différentes composantes de quelques cents personnes.

Les débuts de Ville-Marie ont sans doute requis de l'ascèse, compte tenu du contexte de vie ardu et exigeant. L'évangélisation d'autochtones ne s'est pas vraiment réalisée. La foi et l'espérance chrétiennes en Dieu se sont tout de même exprimées dans de fraternelles relations humaines. La sainteté était palpable, en particulier chez des femmes, qui partageaient des aspirations hautement spirituelles selon des chemins variés. Les *Actes des Apôtres*, relatant bibliquement les premiers pas de l'Église chrétienne, se sont reproduits aux origines de Montréal, selon la consigne présumée de Jésus : « allez et prêchez la Bonne Nouvelle », en actes.

D'hier à aujourd'hui

MONTRÉAL

Fondée en 1642, Montréal est la deuxième ville la plus peuplée du Canada et la deuxième plus grande ville francophone du monde. Le fort pourcentage de sa population allophone (33%) fait aussi de Montréal une des villes les plus cosmopolites du monde. Son économie très diversifiée (commerce, éducation, informatique, aérospatiale, pharmaceutique, tourisme, cinéma) en font le deuxième centre économique du pays. Plaque tournante entre l'Amérique et l'Europe, elle bénéficie d'une culture riche et variée. Elle accueille de nombreux festivals de réputation internationale et compte aujourd'hui 1 700 000 habitants. Abritant plusieurs institutions d'enseignement renommées, elle fut nommée en 2017 meilleure ville étudiante au monde.

Parabole
PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · MARS 2017 _ VOL XXXIII N°1

DOSSIER

« Au bord des fleuves de Babylone, nous pleurions, nous souvenant de Sion. »

Francis DAOUST

Bibliste, directeur général de SOCABI

Liminaire

Centre du monde au 6e siècle av. J.-C., Babylone est une ville gigantesque, imposante et intimidante. Les exilés juifs y vivent une expérience humiliante interprétée par les prophètes de l'époque comme faisant partie du dessein pédagogique de Dieu qui punit son peuple dans sa grande justice mais avec une miséricorde encore plus grande. Cette expérience permet au peuple juif de se définir. De sa plus douloureuse expérience naît sa foi la plus vibrante. Et dans la destruction triomphe le salut.

Pistes de réflexion p.28

En 587 av. J.-C., Jérusalem est dévastée. Après un siège de deux ans, l'armée de Nabuchodonosor II, roi du nouvel empire babylonien, parvient à percer une brèche dans les murs de la ville. Le roi Sédécias et tous ses soldats en profitent alors pour s'échapper de la ville et s'enfuir. Mais ils sont rapidement rattrapés par l'armée néo-babylonienne. Sédécias est capturé et emporté devant Nabuchodonosor. Le roi victorieux ordonne alors que l'on tue les deux fils de Sédécias sous les yeux de leur père, puis on crève les yeux de ce dernier, l'enchaîne et l'emmène en exil à Babylone. Ainsi prend fin, de manière tragique et cruelle, la lignée du roi David, longue de plus de quatre siècles, et qui devait, selon la promesse de Dieu, se poursuivre éternellement. Nebouzaradân, haut officier de Nabuchodonosor, entre ensuite dans Jérusalem. Il pille le temple de Salomon et le palais royal, puis incendie tous les bâtiments importants de la ville. À son départ, Jérusalem n'est plus qu'une ruine. Ainsi semble aussi prendre fin la présence de Dieu parmi son peuple.

Contrairement aux hypothèses anciennes, ce n'est pas la majeure partie de la population du royaume de Juda qui est exilée. Les scénarios récents les plus généreux, qui se fondent sur les données de 2 *R* 24, 14-16, suggèrent que c'est environ un quart de la population du pays qui est emporté en exil. Mais plus vraisemblablement, sur les bases de *Jr* 52, 28-30, c'est autour de 10% des habitants du pays qui sont déportés. C'est principalement l'élite de Juda qui est emmenée en exil. Bien que ce soit surtout des agriculteurs qui demeurent sur place, il reste tout de même des prêtres, des scribes, des prophètes et des artisans dans l'ensemble du pays. Jérusalem est en ruine, mais un semblant de culte semblait se maintenir au temple détruit (voir *Jr* 41, 5).

Une ville de splendeurs

Les exilés, quant à eux, s'installent à Babylone et dans ses environs. Ville deux fois millénaire, Babylone elle est alors à son apogée. On estime sa population à 200 000 habitants, ce qui en fait, à cette époque, la ville la plus peuplée du monde. C'est deux fois plus que les grandes cités égyptiennes de Thèbes et Memphis ou que la puissante Ninive, capitale de l'empire assyrien, au siècle précédent. Afin d'avoir une idée du dépaysement qu'ont dû vivre les exilés judéens, on estime que Jérusalem comptait environ 15 000 habitants lors de sa destruction en 587 av. J.-C. Le roi Nabuchodonosor II complète de grands projets architecturaux entrepris par son prédécesseur, Nabopolassar. Sous leur règne est érigée une triple muraille et sont creusées de profondes douves qui entourent Babylone et font de la ville une forteresse imprenable. Ces murs d'enceinte sont si larges qu'il est possible d'y tenir des courses de chariot. Selon l'historien grec Hérodote, ces murailles mesuraient 90 mètres de haut et couraient sur 90 kilomètres. On croit aujourd'hui qu'il est plus vraisemblable de parler d'une longueur d'environ 20 kilomètres, ce qui demeure tout de même phénoménal. Huit grandes portes ponctuent ces impressionnantes murailles,

La porte d'Ishtar, aujourd'hui reconstituée au musée de Pergame à Berlin

C'est une fresque grandiose, impressionnante, mais surtout humiliante qui se déploie devant les yeux des Judéens exilés.

dont la célèbre et majestueuse porte d'Ishtar, aujourd'hui reconstituée au musée de Pergame à Berlin, qui donnait accès à l'auguste voie processionnelle. Sous le règne de ces deux rois, les palais royaux et les temples sont rénovés et agrandis. Babylone profite alors du savoir-faire des meilleurs artisans de son vaste empire. Mais le monument le plus spectaculaire de Babylone demeure sans contredit sa ziggurat. Il s'agit d'un édifice religieux constitué de plusieurs terrasses, s'élevant très haut et au sommet duquel se trouvait vraisemblablement un temple. Ce type de construction était très populaire en Mésopotamie et aurait vu le jour dès le 22e siècle av. J.-C. La ziggurat Etemenanki de Babylone, dédiée au dieu local Marduk, en est l'exemple le plus imposant et le plus majestueux. Si on se fie à plusieurs écrivains grecs et latins, tels que Diodore de Sicile, Strabon et Flavius Josèphe, les exilés judéens auraient également pu contempler les célèbres jardins suspendus de Babylone, l'une des sept merveilles du monde antique, que Nabuchodonosor aurait fait construire pour sa reine, Amytis, afin de lui rappeler les montagnes boisées de sa Médie natale. La Bible ne fait cependant aucune mention des jardins suspendus de la capitale babylonienne et leur existence ne fait pas l'unanimité parmi les archéologues et historiens d'aujourd'hui.

Le choc culturel vécu par les exilés judéens ne se limite pas au simple niveau architectural. Babylone est la capitale d'un immense territoire. Sous les yeux des Judéens exilés se croisent les dignitaires, les marchands, les artistes, les prêtres et les penseurs de tout l'empire néo-babylonien. Les Judéens sont aussi confrontés directement aux grands récits mésopotamiens tels que l'*Atrahâsis*, qui rappelle les mémoires du sage Utnapishtim qui échappa au déluge envoyé par les dieux ; l'*Épopée de Gilgamesh*, qui relate les aventures de ce grand héros légendaire en quête de l'immortalité ; et l'*Enuma Elish*, qui raconte les exploits du dieu Marduk, lequel s'est taillé une place au sommet du panthéon et créa l'univers en dépeçant le cadavre de la déesse primordiale Tiamat qu'il a vaincue. Ce dieu Marduk n'avait-il pas, selon la logique sémitique, surpassé Yahvé, lorsque les néo-babyloniens avaient battu l'armée judéenne et réduit Jérusalem en cendres? C'est en définitive une fresque grandiose, impressionnante, mais surtout humiliante qui se déploie devant les yeux des Judéens exilés.

Mais la gloire de Babylone est de courte durée. En 539 av. J.-C., le roi perse Cyrus II assiège la ville. Puisque les murs de la cité sont imprenables, les Perses font dévier le cours de l'Euphrate, qui passe en plein cœur de Babylone, et une petite troupe pénètre dans la ville par le lit asséché de la rivière et prend possession de la citadelle. Cyrus, qui avait plusieurs alliés à l'intérieur de Babylone, fait son entrée triomphale dans la ville quatre jours plus tard, accueilli comme un libérateur. Il adopte une politique de tolérance afin de maintenir efficacement le contrôle sur le vaste empire qu'il vient de conquérir. Il permet ainsi aux Juifs de retourner en Judée et est favorable à la reconstruction du temple de Jérusalem.

La lecture théologique des prophètes

Tous ces événements sont interprétés par les prophètes de l'époque à la lumière de la relation privilégiée que Dieu entretient avec son peuple, car une des plus importantes particularités du Dieu d'Israël est son implication concrète dans la relation qu'il initie avec les descendants de Jacob. Ce n'est pas un être distant qui appartiendrait à une sphère d'existence complètement détachée et désintéressée de l'expérience humaine. Au contraire, la Bible nous parle d'un Dieu qui s'investit entièrement dans le parcours historique bien précis de son peuple.

C'est dans la nuit la plus sombre de toute son histoire qu'Israël a brillé de sa plus éclatante lumière.

Par la bouche des prophètes, Dieu avait constamment averti les royaumes d'Israël et de Juda qu'il se détournerait d'eux s'ils continuaient de mépriser ses commandements et de vénérer des divinités étrangères (voir le résumé de 2 *R* 17, 13-20). Toujours par l'intermédiaire de ses prophètes, Dieu exhortait sans cesse son peuple à revenir de ses voies mauvaises afin d'éviter la tragédie, car, comme l'exprimait clairement le prophète Ezéchiel, la conversion est toujours possible : « Rejetez loin de vous tous les forfaits que vous avez commis contre moi, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau. Pourquoi donc mourriez-vous, maison d'Israël? Je ne désire pas la mort de celui qui meurt – oracle du Seigneur Yahvé! Revenez donc et vivez! » (*Ez* 18, 31-32)

La destruction de Jérusalem et l'exil sont alors compris comme des châtiments envoyés par Dieu contre son peuple infidèle. Et Nabuchodonosor est considéré, non pas comme un mauvais roi, mais comme un instrument voulu par Dieu pour frapper son peuple : « Parce que vous n'avez pas écouté mes paroles, voici que j'envoie prendre toutes les tribus du nord – oracle de Yahvé – pour Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et je les ferai venir contre ce pays, contre ses habitants et contre toutes ces nations d'alentour; je les vouerai à l'anathème et je les réduirai à la dévastation, au persiflage et à des ruines éternelles. » (*Jr* 25, 8-9)

La chute de Babylone est elle aussi interprétée à la lumière du contrôle que Dieu exerce sur les événements. L'empire néo-babylonien est châtié parce qu'il a maltraité Juda à outrance. Par l'intermédiaire du deuxième Isaïe, Dieu rend son jugement sur Babylone et explique : « Assieds-toi en silence, enfonce-toi dans l'ombre, fille des Chaldéens, car jamais plus on ne t'appellera souveraine des royaumes. J'étais irrité contre mon peuple, j'avais rejeté mon héritage, je l'avais livré entre tes mains. Tu les as traités sans pitié, sur le vieillard tu as fait durement peser ton joug. » (*Is* 47, 5-6) Cyrus est alors vu comme étant le messie de Dieu, envoyé pour châtier Babylone, libérer le peuple d'Israël (*Is* 45, 1-6) et favoriser la reconstruction de Jérusalem et du temple (*Is* 44, 28).

Si Dieu a puni son peuple, c'est cependant dans un dessein pédagogique. Il châtie son peuple uniquement pour le ramener dans le droit chemin et non par simple souci de justice. Comme le rappelle *Ex* 34, 6-7, Dieu pardonne toujours mais ne laisse jamais rien impuni. Cet énoncé, qui semble à première vue paradoxal, témoigne bien de la justice et de la miséricorde de Dieu. En effet, l'infini pardon de Dieu n'aurait aucune valeur si celui-ci ne punissait pas de manière rigoureuse et juste. Sinon, ce serait un

Dieu nonchalant et laxiste, qui laisse tout passer. Et dans l'autre sens, la rigueur punitive de Dieu n'aurait pas sa raison d'être si elle n'était pas ancrée dans une profonde miséricorde. Sinon, ce serait un Dieu austère, froid et distant qui punit sans but et qui serait subordonné à la justice. Ainsi, Dieu punit toujours, parce qu'il est parfaitement juste. Et il pardonne toujours parce qu'il est infiniment miséricordieux. C'est cette expérience de Dieu que les exilés ont faite à Babylone.

Le souvenir de Sion

Le Psaume 137 traduit bien la douleur du peuple de Dieu exilé et sa colère contre Babylone. Les juifs ont tout perdu : leur pays, leur ville sainte, leur roi et leur temple. Et leur Dieu semble s'être retiré loin d'eux. Mais en exil, la communauté judéenne se rassemble cependant autour des prêtres, des prophètes et des anciens du peuple et font mémoire : « en nous souvenant de Sion » (*Ps* 137, 1). Dans la Bible hébraïque, le verbe *zakhar*, « se souvenir », n'est pas uniquement tourné vers le passé, mais comporte une triple connotation temporelle : c'est une action présente, qui rappelle une réalité passée et qui appelle toujours une action future. Ainsi, dans le verset central du récit du déluge, lorsque Dieu « se souvient de Noé » (*Gn* 8, 1), c'est qu'il se remémore son engagement envers le patriarche et qu'il va agir incessamment en mettant fin à la crue des eaux destructrices. De la même manière, en *Ex* 2, 24 ; lorsque Dieu entend les gémissements de son peuple et « se souvient » de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob, c'est qu'il va intervenir prochainement afin de libérer son peuple. Ainsi, lorsque les exilés se souviennent de Sion, c'est qu'ils s'apprêtent eux aussi à réagir dans un avenir rapproché.

C'est alors que se produit un des retournements les plus fascinants de l'histoire du peuple d'Israël. Alors que tout semble perdu, et au moment le plus tragique et le plus sombre de son histoire, celui-ci approfondit sa foi comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Au cœur de la tragédie, il projette les racines de sa foi jusqu'aux tréfonds de l'intimité de sa relation avec Dieu. Il se remémore la longue histoire de cette aventure privilégiée que Dieu entretient avec lui. Puis, bien enraciné dans cette source de vie intarissable, il croît et se déplie comme jamais auparavant. C'est à ce moment que le peuple de Dieu exprime ses plus fortes convictions de foi : malgré les apparences, il affirme haut et fort que la miséricorde de ce Dieu, qui les a punis si durement, est incommensurable. C'est à cette période qu'une grande partie de la Bible hébraïque est rédigée ou remaniée. Inspiré par cette révélation et se servant de son génie, le peuple de Dieu se sert de tout ce qui faisait la gloire de Babylone pour exprimer, de manière subversive, sa foi renouvelée, renforcée et accrue. L'*Enuma Elish* donne naissance au récit beaucoup plus valorisant et riche de *Gn* 1, 1 - 2, 4a où on affirme que l'humanité est le sommet de la création et le partenaire de Dieu; l'*Atrahâsis* est utilisé pour faire du récit du déluge (*Gn* 6-9) une histoire où Dieu renouvelle son alliance avec l'humanité et s'engage à ne plus jamais détruire la terre ; l'imposante ziggurat de Babylone inspire le récit de la tour de Babel (*Gn* 11,1-9) où on explique que Dieu rejette toute hégémonie et favorise plutôt la diversité.

C'est donc dans la nuit la plus sombre de toute son histoire qu'Israël a brillé de sa plus éclatante lumière. Il s'agit d'un rappel inspirant pour les croyants de toutes les époques, qui peuvent se retrouver au cœur des Babylones d'aujourd'hui, les plus imposantes, les plus déconcertantes et les plus humiliantes, de ne jamais désespérer et de toujours se souvenir de l'amour inconditionnel de Dieu.

D'hier à aujourd'hui

BABYLONE

Les premières mentions de Babylone remontent au milieu du 3e millénaire av. J.-C. Pendant près de mille ans, elle demeure une ville d'importance mineure. Asservie par l'Assyrie, elle est libérée par Nabopolassar au 7e siècle av. J.-C. C'est sous le règne de son fils, Nabuchodonosor, que la ville atteint son apogée au siècle suivant. Conquise alors par les Perses, elle décline progressivement et n'est guère plus qu'un champ de ruine à partir du 1er siècle apr. J.-C. Des fouilles archéologiques ont été entreprises au 20e siècle, mais la majeure partie de la ville demeure encore inexplorée à ce jour. La poursuite des fouilles est problématique en raison de la situation politique difficile de l'Irak.

Parabole
PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · MARS 2017 _ VOL XXXIII Nº1

DOSSIER

12
14

AVEC LUC, TOUT COMMENCE ET RECOMMENCE À JÉRUSALEM

Christiane CLOUTIER DUPUIS

Ph. D. Sciences Religieuses,
bibliste et vice-présidente de SOCABI

Liminaire

Jésus est un homme de la Galilée qui préfère la campagne et les petits villages plutôt que les grandes villes. L'évangéliste Luc s'assure pourtant de bien mettre en valeur l'importance de la grande métropole qu'est Jérusalem et en fait le point de départ des deux tomes de son œuvre. Il souligne que les habitants de Jérusalem, cœur du judaïsme, ont accueilli Jésus favorablement et que Jésus est allé jusqu'au bout de sa mission en se rendant dans cette ville où il allait mourir, puis être remis debout par Dieu. Car le message de salut qu'il apporte s'adresse à tous : paysans comme citadins.

Pistes de réflexion p.28

Jésus et les villes

D'entrée de jeu, soulignons que le Jésus de l'Histoire est présenté comme un paysan par les spécialistes. Son langage est celui des campagnards : il parle d'oiseaux, de lys des champs, de bon grain, d'ivraie, de grain de moutarde, de trésor trouvé dans un champ, de semeur et de semence, etc. On le voit dans de petites villes telles que Capharnaüm et Jéricho mais jamais à Tibériade ou Césarée, les grandes villes de la Galilée de son temps. Celui qui est reconnu par les exégètes comme citadin et « apôtre évangélisateur » des villes, c'est Paul de Tarse. Il a rempli sa mission en grande partie en Grèce et en Asie Mineure là où se trouvaient de grandes villes cosmopolites de culture hellénistique. Et il meurt à Rome, la capitale de l'empire; nous sommes loin de la Palestine, petit pays rural.

Alors quels liens peut-on faire entre Jésus et les villes, y compris Jérusalem? Les villes jouent-elles un grand rôle dans les récits évangéliques? On constate vite qu'elles sont citées en fonction des déplacements de Jésus quand il les traverse et y opère des guérisons. Ce sont toujours de petites villes. La seule grande ville où Jésus ira, c'est Jérusalem, en Judée. Dans l'évangile de Marc, Jésus ne se rend qu'une fois à Jérusalem et c'est pour y mourir. Matthieu et Luc vont respecter cette trame de Marc et montrer eux aussi un Jésus qui n'ira qu'une fois à Jérusalem et y mourra. Pire, le Jésus de Matthieu et de Luc tient de tristes paroles au sujet de certaines villes : « Malheureuse es-tu Chorazin! Malheureuse es-tu Bethsaïda! Et toi Capharnaüm… », « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés » (*Mt* 11, 21 et 23, 37 // *Lc* 10, 12-15; 13, 34.35; 19, 41). Cela devrait-il décourager les citadins et citadines que nous sommes majoritairement? Absolument pas! Qu'on soit à la ville ou à la campagne, le message de Jésus est le même : « Croyez à la Bonne Nouvelle de Dieu. Le temps est accompli et le Règne de Dieu est arrivé jusqu'à vous » (*Mc* 1, 14.15)!

Milieu urbain vs milieu rural

La question « milieu rural vs milieu urbain » semble avoir interpelé l'évangéliste Luc. Il se montre sensible à la réalité d'un Dieu qui se manifeste en ville. Son récit est le seul à souligner de plusieurs façons l'importance de Jérusalem, milieu urbain connu et très religieux de surcroît. Il va la mettre en valeur. A-t-il senti le besoin de montrer l'importance de « la ville » comme phénomène humain et sociologique à cause de sa communauté qui aurait été citadine? Nous ne le saurons probablement jamais. Cependant, nous pouvons constater l'importance qu'il accorde à cette ville dans sa démonstration théologique. Dans son évangile, tout commence à Jérusalem et au Temple (*Lc* 1, 5; 2, 22.26.38. 45-46). C'est aussi là que tout s'achève (22, 54; 24, 46). Puis, l'invraisemblable va se produire à Jérusalem, l'inattendu surgir, Jésus est vivant : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts? » (24, 5). Pour montrer les conséquences d'un pareil bouleversement, Luc va rédiger un deuxième tome, les *Actes des Apôtres*, où il explique comment la Parole depuis Jérusalem se répand en Judée, en Samarie et jusqu'aux confins de la terre (*Ac* 1, 8). Cette ville devient le lieu de la mission et de l'envoi vers le monde entier.

Siméon et l'enfant Jésus, Guido RENI

Jésus est bien le Messie d'Israël, reconnu dès le départ par des inspirés gravitant autour du Temple.

Luc, Jérusalem et le Temple

Luc sait que le Temple est le cœur de la religion juive et la Maison de Yahvé. Il lui importe donc de situer, dès sa naissance, la présence de Jésus au Temple (2, 22). D'où l'épisode de Marie venue là pour sa purification et la consécration de Jésus comme « fils premier-né ». Il est capital que cet événement soit souligné, connu et reconnu par des personnages gravitant au Temple, ce lieu religieux. C'est la raison de la mise en scène de la rencontre entre le vieillard Siméon et l'enfant, un Siméon, « homme juste et pieux », à qui l'Esprit Saint a révélé « qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Messie du Seigneur … Car mes yeux ont vu ton salut… lumière pour la révélation et gloire d'Israël ton peuple » (2, 22-26). Ce sont les premiers jalons posés pour montrer que Jésus est bien le Messie d'Israël, que cela a été reconnu dès le départ par des inspirés (Anne et Siméon) et que le Temple et Jérusalem ont accueilli favorablement cette nouvelle (2, 29-38).

Un autre épisode de l'enfance de Jésus le met en scène « dans le Temple, assis au milieu des maîtres, à les écouter et les interroger » (2, 41-50). Écrivant cela, Luc anticipe le rôle de Jésus en tant que maître des Écritures qui enseignera au Temple des années plus tard. Ainsi se termine ce récit théologique qui veut être une sorte de préambule de la mission de Jésus « Messie d'Israël » venu apporter salut et lumière au peuple de Yahvé. Dans ces premiers chapitres, à Jérusalem comme au Temple, tout se déroule dans la paix et la joie. C'était probablement important pour Luc de souligner que la Ville Sainte, le cœur du judaïsme, avait reconnu l'importance de Jésus dès sa naissance car la question messianique et la présence de l'Esprit occupent une place capitale chez Luc (4, 16-19).

Jésus et le Temple

Luc met Jérusalem et le Temple en évidence et les place au centre de sa théologie. Il a ses raisons d'agir ainsi. Mais on doit se demander ce que Jésus lui-même pensait du Temple et de cette ville. On constate qu'il a beaucoup retardé sa proclamation en Judée et qu'il a partagé ses craintes à ce sujet (13, 33). Il faut se rappeler que Jésus de Nazareth commença sa « vie publique » d'abord comme « disciple » du Baptiste (*Mc* 1, 11), ce qui signifie qu'il était d'accord avec la proclamation de Jean l'Immergeur. Sinon, il ne lui aurait jamais demandé son baptême. Or, la proclamation du Baptiste était très subversive : proclamer un baptême de conversion/repentance en vue de l'acquittement des erreurs (traduction littérale). En clair, cela signifiait que le Temple n'était plus nécessaire, qu'une nouvelle ère et une nouvelle façon d'aller à Dieu s'ouvraient[1]. Cela signifiait la fin et l'inutilité du Temple. Or, le Temple était le cœur financier de Jérusalem. On y sacrifiait des milliers de bêtes par mois. Donc du travail pour les éleveurs, agriculteurs et cultivateurs de la Judée sans compter les aubergistes, marchands, vendeurs de toutes sortes, etc. La ville doublait de population durant la Pâque. S'attaquer au Temple, c'était s'attaquer au pouvoir religieux, politique et économique. Pour Flavius Josèphe, le grand historien Juif du 1er siècle, la mort du Baptiste était inévitable. Jésus, d'accord avec pareille proclamation, ne pouvait pas, lui non plus, vivre longtemps. Sa parabole de la « graine de moutarde » où Dieu vient vers nous sans besoin d'aucun intermédiaire est aussi subversive pour les gens qui la comprennent. Ce passé « baptiste » de Jésus explique en partie l'épisode du Temple où « Jésus se mit à chasser ceux qui vendaient » (*Lc* 19, 45). Luc omet « renversa les tables… » Aujourd'hui, les spécialistes interprètent cette conduite comme un mime signifiant la fin et l'inutilité du Temple. Les Hommes du Temple l'ont très bien compris : « Les grands-prêtres et les scribes cherchaient à le faire périr et aussi les chefs du peuple » (*Lc* 19, 47). Comme le Baptiste, sa mort devenait inévitable.

Pour aller plus loin

[1] Le *Jésus de l'Histoire* par Charles Perrot. Une nouvelle édition retouchée par Perrot pour tenir compte des derniers développements en exégèse a été publiée en 2016.

Jésus chasse les vendeurs du temple, XVIe siècle • Amiens, Musée de Picardie

S'attaquer au Temple, c'était s'attaquer au pouvoir religieux, politique et économique.

C'est important de réaliser cette présence volontaire de Jésus pour évangéliser cette ville peu importe les risques.

Revenons à Luc

L'évangéliste découpe l'itinéraire de Jésus en trois temps : la période faste en Galilée, la montée vers Jérusalem qui s'annonce périlleuse : « Mais il me faut poursuivre ma route aujourd'hui et demain et le jour suivant car il n'est pas possible qu'un prophète périsse hors de Jérusalem » (13, 33) et la mort au bout du voyage « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants… et vous n'avez pas voulu » (13, 34).

Il montre un Jésus conscient de ce qui l'attend à Jérusalem, un Jésus qui va volontairement jusqu'au bout de sa mission, celle d'apporter aux enfants d'Israël sans exception « le salut au peuple d'Israël » (2, 30). Les Jérusalémites ont droit, eux aussi, à cette proclamation de la Bonne Nouvelle, du retour à la vue, de la libération des captifs et de l'année d'accueil par le Seigneur (4, 16-19). Les habitants de la Judée, et particulièrement les gens de la grande ville, ont droit à la « Visite de Dieu » comme disaient les Esséniens. C'est pourquoi, on retrouve Jésus qui « passait le jour dans le Temple à enseigner et il sortait passer la nuit sur le mont des Oliviers. Et tout le peuple venait à lui dès l'aurore dans le Temple pour l'écouter » (21, 37-38). Insistance de la présence de Jésus au Temple et du succès qu'il a auprès du peuple. Il est réceptif à son message et lui fait un accueil favorable. C'est important de réaliser cette présence volontaire de Jésus pour évangéliser cette ville peu importe les risques. Car combien, à sa suite, seront appelés à emprunter le même chemin?

Luc avait prévenu le lecteur que cela se terminerait mal : Jésus condamné à mort par les chefs religieux de Jérusalem au moment de la Pâque, événement à la fois symbolique et tragique de cet évangile car prophétisé dès le début au Temple : « Il est là pour la chute ou le relèvement de beaucoup en Israël et pour être un signe contesté » (2, 34). La démonstration théologique est maintenant faite : Jésus meurt en fidélité à sa mission de Messie et comme l'annonçait Siméon, ce sera « pour le relèvement de beaucoup en Israël » (2, 34). C'est pourquoi Luc termine son évangile dans une atmosphère d'allégresse et de joie : Jésus est toujours Vivant et sa mission va maintenant se poursuivre à la grandeur de la terre. Enhardis par la certitude que Jésus a été remis debout par Dieu (traduction littérale), ses disciples fortifiés par l'Esprit vont continuer sa mission. C'est d'une telle importance que Luc va écrire un deuxième livre, celui des *Actes des apôtres*. Le ton est maintenant à la joie et à l'espérance dans cette ville où Jésus a connu la mort et la remise debout par Dieu.

Oui, chez Luc, tout commence à Jérusalem et tout recommence à Jérusalem. À nous maintenant de continuer cette mission en faisant surgir la vie et l'espérance dans nos milieux urbains en particulier là où la solitude et la désespérance sont souvent au rendez-vous!

D'hier à aujourd'hui

JÉRUSALEM

Quatre fois millénaire, Jérusalem fut dominée par des puissances étrangères durant la majorité de sa très longue histoire et ne connut l'indépendance qu'à trois périodes : durant le règne de la dynastie davidique (env. 1010 à 587 av. J.-C.), pendant celui des Hasmonéens (164 à 37 av. J.-C.) et depuis 1948. Ville trois fois sainte, elle occupe une place de choix dans les trois grandes religions monothéistes et accueille de nombreux pèlerins en ses lieux sacrés : Mur des Lamentations (judaïsme), Saint-Sépulcre (christianisme) et mosquée Al-Aqsa (islam). Elle compte aujourd'hui près de 900 000 habitants, dont le nombre diminue à chaque année. Son économie se fonde principalement sur les pèlerinages religieux, le tourisme et l'activité administrative de l'état.

Parabole
PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · MARS 2017 _ VOL XXXIII Nº1

DOSSIER

15
17

CORINTHE DANS LES ANNÉES CINQUANTE

Daniel CADRIN, o.p.

Directeur de l'Institut de pastorale des dominicains à Montréal
M.A. en théologie (CUD, Ottawa),
M. en Éducation religieuse, (TST, Toronto),
B. en philosophie (CUD, Ottawa)

Liminaire

Ville commerçante, cosmopolite et hiérarchisée; ville ouverte sur le monde, libre de ses mœurs et en quête de spiritualité, Corinthe occupe une place de choix dans le ministère de Paul et dans le développement de l'Église naissante. À travers cet article, Daniel Cadrin nous offre un voyage à travers le temps et une visite guidée de cette grande ville du début de notre ère. Dans cette ville composite s'est posé le défi de l'unité et de l'interculturalité; défi qui demeure capital pour nous aujourd'hui et sur lequel, à la suite de Paul, nous sommes invités à réfléchir.

Pistes de réflexion p.28

Les lettres de Paul de Tarse aux Corinthiens sont captivantes. Elles sont remplies de questions et défis bien concrets, liés à la culture urbaine[1] du premier siècle. Ces lettres ne se comprennent pas sans une attention à leur contexte culturel et social. Que savons-nous de Corinthe[2]?

La cité de Corinthe a connu une histoire mouvementée. La ville où Paul a fondé des fraternités d'adeptes de Christ Jésus n'est pas la cité antique. Celle-ci fut importante et prospère et a même donné naissance à un style architectural, l'ordre corinthien. Mais elle a été complètement détruite par les Romains en -146 et sa population vendue en esclavage. Un siècle plus tard, en -44, le dictateur de Rome, Gaius Julius, surnommé Caesar, la fera reconstruire. Un autre siècle passe; au temps où Paul y vit, en 50-52 (*Ac* 18,11-12), la ville a retrouvé sa vitalité et sa prospérité. Combien d'habitants vivent à Corinthe au 1er siècle? Les nombres varient, selon les auteurs, de 100 000 à 500 000. Peut-être que 300 000 conviendrait[3].

Un centre commercial et administratif

Corinthe est avant tout une ville commerçante, à cause de ses deux ports : Lechaion, à 2,5 km, sur le Golfe de Corinthe, qui l'ouvre vers l'ouest et l'Italie; et Cenchrées, à 7 km, sur le Golfe Saronique, qui l'ouvre vers l'est et l'Asie. Cela signifie que des marchandises de toutes sortes passent par Corinthe. Donc, aussi, des gens d'un peu partout, avec leurs cultures, leurs idées et leurs religions. Pour assurer le fonctionnement des ports et la circulation des biens, il faut des compagnies de navigation, des pilotes et des marins, des débardeurs et des manœuvres, des gérants et des comptables, des voituriers et cochers. Le travail ne manque pas.

C'est une ville où l'on trouve des institutions financières, assurant des prêts avec intérêts (4-12%), ou gardant des dépôts, ou recueillant les taxes et impôts. Mais Corinthe est aussi une ville qui produit des biens, particulièrement des objets de bronze, alors très réputés dans tout l'Empire : vases, statues, vaisselles, chandeliers, figurines, etc. Ils se vendent cher. Comme on y apporte plusieurs matières premières, certaines sont transformées sur place : en tissus, toiles, teintures, meubles, etc.

La prospérité permet de construire de beaux temples et des lieux publics essentiels à toute cité de l'Empire : théâtre, gymnase, bains, stade, centre d'achats, sans compter les appartements et villas. Pour construire, il faut des architectes et des charpentiers, des tailleurs de pierre et des ciseleurs, des contremaîtres et des manœuvres. La ville est active et très bruyante.

De plus, Corinthe est un centre politique et administratif : elle est la capitale de la province romaine de l'Achaïe. Cela signifie la présence de nombreux fonctionnaires, de soldats, de lobbys avec leurs intérêts à promouvoir et d'avocats pour s'y démêler ou tout mêler. C'est un milieu chicanier où les procès, poursuites et plaintes sont fréquents.

Pour aller plus loin

[1] Voir Daniel Cadrin, "En Bible et en ville : entre Babel, Jérusalem et Rome", *Lumen Vitae LXVI*, no 4, décembre 2011, p. 369-380.

[2] Voir Jerome Murphy-O'connor, *Corinthe au temps de saint Paul. L'archéologie éclaire le texte*, Paris, Cerf, 2004; Gerd Theissen, *The Social Settings of Pauline Christianity: Essays on Corinth*, Philadelphia, Fortress Press, 1982; Stephen J. Chester, *Conversion at Corinth*, T&T Clark, London, 2005.

Le grand défi d'une communauté interculturelle est celui de l'unité, et d'une communion qui respecte la diversité.

Diversité et hiérarchie

Corinthe est une ville cosmopolite. Ses premiers habitants lors de la refondation furent des colons romains, auxquels s'ajoutèrent avec le temps des gens de plusieurs origines venus y chercher du travail. On peut y rencontrer des Grecs, des Romains, des Syriens, des Égyptiens, des Juifs (il y a une synagogue : *Ac* 18, 8). Certains (une minorité) ont la citoyenneté corinthienne : ils peuvent participer à l'assemblée du peuple (*ecclesia*) et voter aux élections. Deux langues communes facilitent la communication entre ces divers groupes : le grec, pour la vie courante, et le latin, pour l'administration.

Une catégorie importante pour comprendre la vie sociale et économique est le statut juridique. Certes, il y a des riches et des pauvres, des aristocrates et des plébéiens, mais avant tout vous êtes une personne libre, un(e) esclave ou un(e) affranchi(e). Ce n'est pas une condition morale mais un véritable statut délimitant des droits et devoirs, avec une mobilité limitée. Par ailleurs, on peut être esclave et comptable d'une entreprise, et avoir ainsi un style de vie aisé; on peut être libre mais un artisan pauvre. Les différentiations sociales sont complexes. À Corinthe, au moins un tiers de la population est formé d'esclaves. On devient esclave de différentes manières : de naissance (parents esclaves), par conquête militaire, une dette à payer, un crime à expier, ou l'exposition (les marchands d'esclaves ramassaient les bébés rejetés). L'affranchissement est un acte légal.

Des jeux et de l'amour

Un aspect important de Corinthe, qui la distingue des autres villes, est la proximité des Jeux Isthmiques, qui ont lieu aux deux ans et sont dédiés au dieu Poséidon. On y vient de toute la Grèce pour participer aux épreuves ou comme spectateur. Les épreuves incluent les courses, la lutte, les sauts, les lancers du disque et du javelot et divers concours; on y gagne une couronne (de pin, puis de céleri), sous les applaudissements de la foule. Il y a des épreuves réservées aux femmes. Certaines d'entre elles étaient des athlètes professionnelles qui faisaient le circuit des divers jeux et gagnaient ainsi leur vie. D'autres jeux sont plus sanglants et tout autant appréciés des Corinthiens : les combats de gladiateurs, avec la violence en direct.

Une ville avec une telle diversité, et ce va-et-vient incessant, est plus libre dans ses mœurs. Vivre à la corinthienne signifiait que l'idéal stoïcien du couple monogame et fidèle n'était pas celui de tous. Les temples sont nombreux, dédiés à des divinités venues de divers coins du monde; chaque culture apporte les siens, en plus de ceux de la ville, assurant sa protection. Corinthe a été célèbre pour son temple à Apollon et, encore plus, pour son temple à Aphrodite, déesse de la guerre et de l'amour. Mais il n'est pas sûr que ses prêtresses étaient des prostituées sacrées. Les courtisanes étaient nombreuses à Corinthe, mais aussi dans les autres cités de l'époque.

Cultes et associations

Alors que le bon vieux paganisme, avec ses rites et sacrifices, est plutôt source d'ennui, les religions nouvellement arrivées, venues d'Orient, de Perse, d'Égypte, sont plus attrayantes. L'expression émotive y tient une large place, avec des expériences extatiques; les chants et danses, les cortèges et processions, avec parfois un peu de souffrance et de sang, tout cela est excitant, en plus de promettre une union au divin et une vie qui continue. D'initiation en initiation, on semble avancer dans la connaissance des mystères.

Un phénomène signifiant est l'importance des associations volontaires. On se rassemble régulièrement, souvent entre gens d'un voisinage, d'un même métier, ou d'une même ethnie, pour un repas convivial et une certaine entraide et pour assurer des

Corinthe… des gens d'un peu partout, avec leurs cultures, leurs idées et leurs religions.

funérailles. Un mélange social peut y advenir, esclaves et gens libres, hommes et femmes. Les membres paient une cotisation. Le groupe a un président, un secrétaire, un trésorier. Il se met sous la protection d'une divinité et sous le patronage d'une personne qui le soutient financièrement.

Ces groupes sont très populaires à Corinthe. On trouve dans ces associations et dans des confréries religieuses une appartenance plus ressentie et proche. Les religions traditionnelles n'offrent pas d'appartenance; dans la maisonnée (famille élargie), les rôles et statuts sont déjà définis; l'engagement citoyen dans la cité est moins signifiant car celle-ci dépend davantage du pouvoir romain; et l'appartenance à une fraternité plus universelle, par l'Empire lui-même, demeure abstraite et touche plutôt des intellos et des dirigeants.

L'Ecclésia de Dieu qui est à Corinthe

Ces traits de Corinthe nous viennent des auteurs antiques et des recherches archéologiques. Quand nous lisons les lettres de Paul aux Corinthiens, plusieurs de ces éléments s'y retrouvent.

La composition de la communauté reflète la composition de la société avec sa diversité d'origines, de statuts et de métiers. Sauf qu'on n'y trouve ni les plus riches ni les plus pauvres (qui sont à la campagne dans les champs et les mines). Paul utilise un langage sportif pour parler aux Corinthiens (1 *Co* 9, 24-27). C'est un langage qu'ils peuvent saisir; on est ici bien loin du monde galiléen et judéen. De l'extérieur, les rencontres des fraternités liées à Christ, dans des groupes d'une trentaine, ressemblent à celles des associations volontaires. Il y a des traits communs, qui enracinent la communauté dans les courants de l'époque, mais aussi en fait de réelles différences.

Plusieurs noms des membres de l'*ecclesia* de Corinthe sont mentionnés en divers textes : 1 *Co* 1; 1 *Co* 16; *Rm* 16; *Ac* 18. Pour l'une de ces personnes, Phoébé, qui est du port de Cenchrées (*Rm* 16, 1-2), Paul utilise le même vocabulaire que celui qu'il utilise pour lui-même : il la nomme *diakonos*. Elle est *ministre* de l'Église de Cenchrées. On traduit parfois par *diaconesse* : il faudrait alors traduire aussi par *diacre* toutes les fois où Paul utilise ce mot pour lui-même.

Plusieurs questions abordées dans ces lettres sont assez typiques de la culture urbaine de Corinthe : la fréquentation des prostituées, la participation aux repas dans les temples païens, l'exaltation religieuse, la quête d'une connaissance supérieure, les factions et les chicanes, les changements de statuts, l'acceptation des différences, l'appartenance de proximité et la solidarité plus large, les croyances par rapport à l'au-delà, la place du travail manuel, etc.

Le grand défi de cette communauté, à cause de la diversité de sa composition et de ses rencontres en sous-groupes dans des maisonnées différentes, est celui de l'unité, et d'une communion qui respecte la diversité. Paul l'aborde avec l'image du corps : 1 *Co* 12, 12-14. Nous sommes ici dans le défi de l'interculturalité, central dès le premier siècle.

Nous devons beaucoup à Corinthe. C'est de Corinthe que Paul écrivit la *1ère Lettre aux Thessaloniciens*, le plus ancien écrit du Nouveau Testament. Quelques années plus tard, c'est de Corinthe qu'il écrivit la *Lettre aux Romains*, document marquant dans l'histoire de l'Église. Et ses *Lettres aux Corinthiens*, dont nous n'avons qu'une partie, demeurent un témoignage inspirant sur la mission et la vie communautaire, en pleine ville, aux origines mêmes du christianisme.

D'hier à aujourd'hui

CORINTHE

Les fouilles archéologiques ont révélé que Corinthe fut habitée depuis au moins 6500 av. J.-C. C'est l'une des rares Cité-État de la Grèce antique à n'avoir jamais développé de politique hégémonique, bien qu'elle fut l'une des plus importantes cités grecques de cette époque. Suite à la célèbre guerre de Corinthe de 146 av. J.-C., elle est complètement détruite par les Romains. Elle est reconstruite un siècle plus tard sur ordre de Jules César. Corinthe a souffert de nombreux séismes au cours de son histoire et a été totalement anéantie par un tremblement de terre majeur en 1858. Elle ne compte aujourd'hui que 30 000 habitants, mais reçoit annuellement près de 180 000 visiteurs.

Parabole
PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · MARS 2017 _ VOL XXXIII Nº1

DOSSIER

Rome terre d'accueil et terre de douleurs

Serge CAZELAIS

Chargé de cours à la Faculté de théologie de l'Université St-Paul (Ottawa)
Historien des religions

Pistes de réflexion p.28

Liminaire

Ville cosmopolite, lieu du siège impérial qui évoquait la crainte et dont on n'osait parfois ni écrire, ni prononcer le nom. Ville où régnaient la méfiance face aux religions venant de l'extérieur et la peur de l'autre. Ville dont l'histoire nous amène à nous questionner sur notre propre relation face à l'étranger. Sans nous tromper, nous sommes en mesure d'affirmer que Rome fut néanmoins le lieu où fleurit, au sein de nombreuses tourmentes, une communauté chrétienne vivante et diversifiée dont nous pouvons nous faire un portrait assez juste grâce aux nombreux témoignages littéraires qui nous sont parvenus.

Le peuple romain apparaît dans la Bible au deuxième siècle avant notre ère dans les livres des Maccabées (1 *M* 8; 2 *M* 8; 2 *M* 11). Au temps de Jésus, la Palestine était sous la domination de l'Empire et l'apôtre Paul se déclare même citoyen romain (*Ac* 16, 37). C'est aussi à Rome que se termine le livre des *Actes des apôtres* (*Ac* 28, 16-31), lieu où la tradition chrétienne fait mourir Paul en martyr, et où même un autre apôtre de Jésus, Pierre, aurait subi un sort similaire. En fait, la ville de Rome se distingue pour le nombre de figures chrétiennes qui y furent déportées ou mis en état d'arrestation pour y être condamnées à mort, et ce jusqu'au début du quatrième siècle.

L'Édit de Claude

On peut se faire une idée de la dimension d'une communauté religieuse étrangère active et bien implantée à Rome durant la première moitié du premier siècle grâce à un édit impérial daté de l'année 42 de notre ère dont témoignent les sources anciennes. Le Nouveau Testament mentionne en effet qu'un juif nommé Aquilas et son épouse Priscille rencontrèrent Paul à Corinthe après avoir dû quitter l'Italie parce que l'empereur Claude « avait décrété que tous les Juifs devaient quitter Rome » (*Ac* 18, 2). Cette information est à prendre au sérieux puisqu'elle est signalée par deux historiographes impériaux. Suétone, le premier, qui écrivit entre les années 119 et 122, raconte que les Juifs causaient du tumulte, qu'un dénommé Chrestos en était la cause et qu'il décida de les expulser de la capitale. L'intérêt que porta cet empereur à l'univers religieux ne se limita pas, semble-t-il, à ce décret à l'endroit des Juifs. Il visa en effet aussi les druides gaulois, dont la pratique est qualifiée par Suétone de « religion atroce et barbare », tout en favorisant l'expression des cultes gréco-romains traditionnels, notamment celui de la déesse Vénus (*Vie de Claude*, chapitre 25). À lire cet auteur romain, on entrevoit tout à coup le sens de la pointe d'humour de la série des bandes dessinées *Astérix* qui met en scène un druide redoutable dont la potion magique fait trembler l'armée romaine, une fiction qui aurait ainsi ses « racines » dans des faits historiques bien attestés! Mais revenons aux choses plus sérieuses… Le second de ces historiographes se nomme Dion Cassius qui, au début du troisième siècle, se souvient de l'édit de Claude, précisant toutefois qu'il leur interdit non pas de séjourner à Rome, mais plutôt de s'y rassembler et d'y vivre selon leurs coutumes (*Histoire romaine*, livre 60, 8). Retenons donc de ces trois témoignages qu'une forte présence juive à Rome au milieu du premier siècle est solidement attestée. Mais notons aussi que le peuple de Rome était encouragé à manifester des sentiments religieux qui étaient soutenus par des politiques impériales qui favorisaient la tradition et incitaient à se méfier des cultures religieuses venues d'ailleurs… Comme quoi à Rome il fallait faire comme chez les Romains, mais ça, c'est une autre histoire! Une histoire ancienne…

Paul et les Romains

Lorsque vers les années 55 à 57 l'apôtre Paul écrivit aux Romains, il s'adressa alors à une communauté qu'il n'avait jamais visitée, mais pour laquelle il ressentait depuis plusieurs années un vif désir de rencontre (*Rm* 15, 23). Le dernier chapitre de ce qui compose sa lettre mentionne plus d'une vingtaine de noms d'hommes et de femmes, à qui il adresse des salutations (*Rm* 16). C'est donc dire que déjà la capitale impériale comptait

Ville cosmopolite où s'installent les étrangers en quête d'une vie meilleure, mais s'attirant par contre la méfiance et les foudres des politiques impériales, Rome voit alors malgré tout son nombre de chrétiens augmenter.

Les catacombes de Saint-Calixte devinrent le cimetière officiel de l'Église de Rome

de nombreux frères et sœurs en Christ, et que le temps de leur présence pouvait s'exprimer en années. Le livre des *Actes* raconte que lorsqu'il arriva finalement à Rome, Paul invita des membres de la communauté juive à venir s'entretenir avec lui, ceux-ci étant déjà au courant que la secte dont Paul était le porte-parole rencontrait de l'opposition partout (*Ac* 28, 22), autre signe que leur activité se faisait clairement sentir.

Les chrétiens face à l'Empire

La méfiance au sujet des religions étrangères ne s'atténua pas dans la ville aux sept collines qu'est Rome. Si un nouvel empereur, Néron, exerçait désormais le pouvoir, la condition des chrétiens en ville demeurait précaire et les obligeait à évoluer discrètement. Le prosélytisme était interdit, mais pourtant Paul avait exprimé à la fin du livre des *Actes* que si les Juifs n'écoutaient pas, en revanche les païens, donc les citoyens et habitants du monde gréco-romains « de souche », dirait-on aujourd'hui, « eux, ils écouteront », puisque c'est vers eux « qu'a été envoyé ce salut de Dieu » (*Ac* 28, 28). Combien donc cette volonté des chrétiens de partager la Bonne Nouvelle du Royaume pouvait s'avérer un objet de suspicion supplémentaire aux yeux des autorités politiques romaines! C'est un événement malheureux de grande envergure qui se produisit à Rome en l'an 64 qui allait révéler l'ampleur de cette peur de l'autre, en l'occurrence la peur des chrétiens : un incendie réduisit en cendres une partie de la ville. L'historiographe Tacite relata l'affaire en l'an 110 : l'empereur Néron cherchant un coupable jugea que la faute revenait à ceux que « la masse appelait Chrétiens ». Tacite les qualifie alors de gens « odieux » qui se distinguent par la « haine contre le genre humain » qu'ils manifestent. Ceux-ci sont aussi les adeptes d'une « superstition pernicieuse ». Il précise que si ce « mal avait pris naissance » dans un coin perdu de l'Empire qu'on appelle la Judée, il était désormais bien implanté dans la capitale Rome (*Annales*, livre 15, 44). Fait à noter, l'auteur ancien prend soin de préciser que le peuple romain comprenait pourtant que l'arrestation et la condamnation à mort des chrétiens ne rendait aucun service public, mais servait plutôt les intérêts de quelques politiques impériales, comme quoi parfois le peuple est en avance en terme dans ses prises de conscience par rapport à ses dirigeants!

Sept collines et sept têtes

Ville cosmopolite où s'installent les étrangers en quête d'une vie meilleure, mais s'attirant par contre la méfiance et les foudres des politiques impériales, Rome voit alors malgré tout son nombre de chrétiens augmenter. Vers l'an 95, un des premiers évêques de la ville, Clément de Rome, adresse une lettre à la communauté chrétienne de Corinthe, signe d'un certain rayonnement. Dès le début du deuxième siècle, l'évêque Ignace d'Antioche, une figure influente, est conduit à Rome et condamné à mort vers l'année 107. À peu près au même moment, un certains Hermas compose à Rome un traité aux allures apocalyptiques que certains Pères de l'Église, comme Irénée de Lyon et Origène, tenaient en haute estime, voire affirmaient que dans certaines communautés on le lisait comme écriture sainte. Il ne faut alors pas se surprendre si au milieu de tels tumultes, Jean de Patmos rédige à la fin du premier siècle le rapport des visions dont il a été témoin. Aux chapitres douze et treize de son *Apocalypse*, il décrit l'oeuvre

C'est l'espoir qui les tenait en vie, l'espoir d'une vie meilleure dans ce Royaume de Dieu qui était à bâtir... Nous sommes invités à prendre le relais.

L'accueil de familles de réfugiés au Vatican par le pape François

d'un dragon et d'une bête à sept têtes et à dix cornes. Or, la ville de Rome sied sur sept collines; hasard ou subtile allusion?

Espoir pour les chrétiens de Rome, espoir pour nous

Si cette description terrifiante contenue dans le livre de l'*Apocalypse* correspond bien au climat de la fin du premier siècle et du début du second, la suite de ce même livre contient pourtant un véritable plaidoyer pour soutenir l'espoir. En effet, Jean décrit ainsi la vision d'un monde nouveau qui est celui auquel il aspire :
« Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus. Et la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, je la vis qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis, venant du trône, une voix forte qui disait : 'Voici la demeure de Dieu avec les hommes'. Il demeurera avec eux. Ils seront ses peuples et lui sera le *Dieu qui est avec eux*. Il essuiera toute larme de leurs yeux. La mort ne sera plus. Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car le monde ancien a disparu. Et celui qui siège sur le trône dit : 'Voici, je fais toutes choses nouvelles'. Puis il dit : 'Écris : Ces paroles sont certaines et véridiques'. » (*Ap* 21, 1-5)

Notre description du climat social et politique de la Rome du premier siècle nous a fait entrevoir à quel point un étranger pouvait se sentir inconfortable dans cette grande ville. Rumeurs, soupçons, suspicions, accusations mensongères, le tout parsemé de mépris et d'insultes : tel était le lot des premiers chrétiens, et même des druides gaulois, nous l'avons vu, dans les grandes villes impériales. Pourtant, les chrétiens ont persisté et leur nombre a augmenté. C'est l'espoir qui les tenait en vie, l'espoir d'une vie meilleure ici et maintenant, mais aussi dans ce Royaume de Dieu qui était à bâtir, comme l'annonce l'*Apocalypse* de Jean. C'est de cette entreprise que nous, chrétiens du vingt-et-unième siècle, sommes invités à prendre le relais. En me relisant, je me pose la question suivante : Et moi? Moi qui suis un chrétien urbain qui côtoie au quotidien des catholiques, des chrétiens de confessions multiples et des frères et des sœurs d'humanité qui prient non comme on me l'a appris, mais d'une manière qui leur est propre, suis-je un imitateur du Christ (*Ph* 2, 5), lui qui a notamment accueilli une femme samaritaine (*Jn* 4) et un centurion romain (*Mt* 8, 5) qui avaient des convictions religieuses différentes de la sienne? En d'autres mots, ma ville sera-t-elle pour tous les hommes et les femmes une terre d'accueil ou une de douleurs?

D'hier à aujourd'hui

ROME

La fondation mythique de la Ville Éternelle, par Romulus, remonte au 8e siècle avant J.-C. Capitale de l'Empire romain, elle est le foyer à partir duquel s'est propagée la culture latine à travers tout le monde méditerranéen. Elle joua également un rôle central dans la Renaissance italienne. Elle compte aujourd'hui près de 3 millions d'habitants. Son économie repose principalement sur les technologies, les communications et, évidemment, le tourisme. Le Vatican, le Colisée, ses catacombes, 900 quelques églises et nombreux musées en font la troisième ville la plus visitée au monde. Il s'agit de la seule ville au monde à être la capitale de deux états souverains : l'Italie et la Cité du Vatican, qu'elle entoure entièrement.

Parabole
PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · MARS 2017 _ VOL XXXIII Nº1

D'AUTRES VILLES IMPORTANTES DE LA BIBLE

Découvrez
leur riche héritage
d'hier à aujourd'hui
à la page 22

En tout temps, vous pouvez revenir à la carte géographique en cliquant sur ce symbole ou sur les photographies à la page 22

ALEXANDRIE
ÉPHÈSE
JÉRICHO
NINIVE
SAMARIE
TYR

VILLES HÉRITAGE

ALEXANDRIE

Fondée en 331 av. J.-C. par Alexandre le Grand, cette ville portuaire fut un des plus importants foyers de la culture hellénistique, grâce entre autres à sa célèbre bibliothèque qui comprenait 700 000 ouvrages. Les références à Alexandrie dans la Bible sont très rares et ne se retrouvent que dans le livre des Actes des Apôtres. Elle a cependant joué un rôle précieux dans la diffusion de l'Ancien Testament, puisque c'est à Alexandrie que les juifs de la diaspora ont traduit la Bible hébraïque en grec, la rendant accessible aux nouvelles générations de croyants et au monde hellénistique tout entier. Avec ses 4 300 000 habitants, elle est aujourd'hui la deuxième ville la plus peuplée d'Égypte.

JÉRICHO

Située à 30 km au nord-est de Jérusalem et à 240 m sous le niveau de la mer, Jéricho est la ville la plus basse du monde. Habitée depuis le 10e millénaire avant J.-C., elle est considérée comme étant la plus vieille ville, ou plus exactement village, habitée de toute l'histoire de l'humanité. Les archéologues y ont décelé 20 époques d'habitation distinctes. La Bible raconte comment les Hébreux menés par Josué firent s'écrouler les murs de la ville vraisemblablement au 13e siècle av. J.-C. Mais les fouilles archéologiques ont révélé que la ville n'était ni fortifiée, ni habitée à cette époque. La ville est visitée par Jésus dans le Nouveau Testament. Il y guérit deux aveugles (*Mt* 20) et y fait la rencontre de Zachée (*Lc* 19). Jéricho compte aujourd'hui environ 20 000 habitants.

SAMARIE

Samarie fut la capitale du royaume du nord (Israël) du 9e au 8e siècle av. J.-C. C'était un centre prospère qui tirait profit de terres fertiles et de sa situation privilégiée à la croisée de grandes routes commerciales. C'est à ce moment que furent vraisemblablement rédigés les plus anciens livres de la Bible. La ville est détruite en 721 av. J.-C. par l'armée assyrienne de Sargon II. Une partie de sa population est emportée en exil, une autre fuit vers Jérusalem et une dernière demeure sur place et se mêle aux populations assyriennes nouvellement installées. Ce mélange et la présence de lieux de culte indépendants de Jérusalem expliquent l'hostilité des Judéens à l'endroit des Samaritains à l'époque de Jésus.

ÉPHÈSE

Des vestiges d'habitations dans cette région de la Turquie remontent jusqu'au 5e millénaire av. J.-C. et la colonisation de la ville en tant que telle, au 10e siècle. On y retrouvait le grand temple dédié à la déesse Artémis, qui comptait parmi les sept merveilles du monde antique. Longtemps tiraillée entre la domination perse et athénienne, la ville portuaire devient un centre administratif important suite aux conquêtes d'Alexandre le Grand au 4e siècle av. J.-C. Timothée y fonde une communauté chrétienne appréciable, à laquelle Paul consacre une de ses lettres. La tradition veut que la Vierge Marie et l'apôtre Jean y aient fini leurs jours. La ville décline à l'époque ottomane et est totalement abandonnée depuis le 19e siècle.

NINIVE

Le site de Ninive fut occupé depuis le milieu du 7e millénaire av. J.-C. Sa position stratégique, sur le bord du Tigre et à l'intersection de grandes routes commerciales, permit une croissance rapide. Au début du 7e siècle, Sennachérib en fait la capitale de l'empire assyrien, qui domina les royaumes d'Israël et de Juda pendant plusieurs siècles. Elle devint alors la plus grande ville de son époque. Ses ruines fournirent aux archéologues des milliers de tablettes cunéiformes qui permirent de développer les connaissances modernes au sujet de l'Assyrie et de toute la Mésopotamie, ainsi que leur influence sur le développement de la Bible. La destruction volontaire des ruines de la ville par l'État islamique anéantissent à tout jamais de précieux témoins archéologiques.

TYR

Cette ville portuaire fut fondée par les Phéniciens au 28e siècle av. J.-C. Elle est l'objet de nombreux oracles de malheur, provenant en particulier des prophètes Isaïe, Jérémie et Ézéchiel. Les Phéniciens étaient des marchands et furent les premiers à s'aventurer sur la Méditerranée afin de commercer, se rendant jusqu'en Espagne. Afin de faciliter les échanges commerciaux, les Phéniciens ont mis sur point un alphabet simplifié de 22 lettres, beaucoup plus facile à apprendre que les hiéroglyphes égyptiens ou le cunéiforme mésopotamien qui employaient des milliers de signes. L'alphabet phénicien fut adopté par les Hébreux, puis plus tard par les Grecs. Cette invention favorisa grandement l'alphabétisation et la diffusion des idées. Tyr, ville du Liban moderne, compte aujourd'hui 60 000 habitants.

Position géographique des villes • Page 21

Parabole
PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · MARS 2017 _ VOL XXXIII Nº1

Goûter Dieu en ville

Entrevue avec
Mgr Alain FAUBERT,
Évêque auxiliaire de Montréal

François GLOUTNAY,
Journaliste,
Présence - information religieuse

Pistes de réflexion p.28

Liminaire

(Montréal, QC) -- Retrouver la saveur de Dieu dans un contexte d'urbanité, voilà de quoi titiller les assoiffés spirituels. Et c'est le défi que propose de relever Alain Faubert. Évêque auxiliaire de Montréal depuis le printemps 2016, ce docteur en théologie devenu vicaire général admet qu'à l'image de bien des gens aujourd'hui, il ne cesse de courir. Raison de plus pour réfléchir à la quête de sens à travers les dédalles de béton.

La recherche de Dieu semble facilitée par la proximité avec la nature. Comment le trouver dans une ville qui s'éloigne de la nature?

Le Dieu de la Bible, ce Dieu du cosmos, des éclairs et du tonnerre, c'est avant tout un Dieu des relations. Dans la Bible, il se manifeste comme un Dieu libérateur, il vient libérer son peuple. Aujourd'hui encore, Dieu vient s'insérer dans nos relations humaines.

Je dois l'admettre, je n'ai pas eu beaucoup de temps, depuis mon ordination épiscopale, pour aller au Jardin botanique. Il est vrai qu'on fait face à des défis parce qu'on a perdu nos ancrages naturels. Il nous faut alors miser sur cette chance que la ville nous offre, celle d'être au cœur de rencontres. Dans ces rencontres, on trouve notre identité relationnelle et donc notre appel à être à l'image de Dieu.

Mais dans un contexte d'urbanité, il est plus juste de parler d'images de dieux souvent très variées. Que penser de cette compétition des valeurs?

Dans la ville, on rencontre toutes sortes de dieux. Pensons à Paul qui arrive à Athènes et qui tombe sur une statue dédiée *au Dieu inconnu*. À côté de ces dieux, il y a en ville beaucoup d'idoles comme l'argent, le profit et la performance.

On n'apporte pas Dieu à la ville. Dieu, il est en ville. Dieu est présent aux êtres humains, là où ils sont, dans les conditions qu'ils partagent ou subissent. Vivent-ils dans le stress? Dieu est présent dans ce stress.

Mais est-ce que je suis obligé de toujours courir? Est-ce que je dois absolument posséder le tout dernier modèle de téléphone intelligent? Me faut-il nécessairement un plus gros char pour impressionner mon voisin?

Il me semble qu'un enjeu pour l'Église est d'être présente à ce défi d'urbanité. Est-elle en ville, simplement à côté des gens, ou bien se met-elle dans un appétit de rencontre, de service de sens auprès des gens?

Un autre défi de l'Église, c'est celui de se décentrer des temples pour être plus près des enjeux d'humanité. Dans ce monde stressé, il y a une bonne nouvelle qui attend les gens. Nous souhaitons dévoiler ce Dieu qui dit : « Tu as une valeur immense, en-deçà et au-delà de toute performance individuelle. Tu es aimé pour toi-même. »

> *L'Évangile ne vient pas simplement te spiritualiser, mais il vient libérer cette dimension spirituelle qui est au cœur de ton humanité et qui te permet d'accéder à une expérience d'humanité plus riche.*

Vous parlez de rencontres. Mais comment dire Dieu dans une ville qui privilégie l'anonymat?

On dit le mot ville et on parle aussitôt d'anonymat et d'isolement. C'est tout de même un paradoxe. Les gens vivent ensemble, mais combien sont seuls. Le désir du cœur humain n'est-il pas de communier? À nous de dévoiler ce Dieu qui dit que pour être pleinement humain, il faut risquer l'autre, risquer l'ouverture à l'autre.

Notre message sera celui-ci : l'autre est une bonne nouvelle. C'est une chance que Dieu nous donne. Nous sommes des êtres de communion. L'Évangile ne vient pas simplement te spiritualiser, mais il vient libérer cette dimension spirituelle qui est au cœur de ton humanité et qui te permet d'accéder à une expérience d'humanité plus riche.

On peut désespérer de la ville comme Jonas a désespéré de Ninive. On peut aussi entrer dans Ninive et offrir un message au cœur des gens, au risque de découvrir des choses surprenantes.

À nous de dévoiler ce Dieu qui dit que pour être pleinement humain, il faut risquer l'autre, risquer l'ouverture à l'autre.

Tam Tam, Montréal. Cet événement dominical est devenu l'un des symboles de la diversité et de la convivialité de Montréal. Ces rassemblements spontanés organisés par aucune autorité ou groupe, débutèrent en 1978 et perdurent encore aujourd'hui.

Les lieux traditionnels de la livraison de ce message – les églises – peinent à se remplir. Doit-on encore miser sur elles?

Nos clochers ont été construits à une époque où la sociabilité se vivait d'une certaine manière, afin de répondre à une mission et à une présence de l'Église qui correspondait à ce contexte-là.

Aujourd'hui, notre défi comme Église, tout en honorant notre responsabilité patrimoniale, serait de permettre aux gens de redécouvrir ces espaces en tant que lieux de silence, comme des jardins. D'offrir de nouveau à la société montréalaise des lieux d'écologie intérieure, des espaces de paix, de beauté. Bien sûr, il faudra que nos églises soient ouvertes, déverrouillées, ce qui n'est pas toujours évident pour des raisons d'assurances et de sécurité.

Il est aussi vrai que les gens ne fréquentent plus beaucoup les temples. Mais que leur propose-t-on comme type de rassemblement? Les gens ne sont plus dans le prescriptif, ils sont dans la communion, ils sont dans des potentiels de participation et de dialogue. Comment la parole peut-elle mieux circuler dans nos lieux des rassemblements? Peut-être faut-il se donner, en ville, d'autres espaces de rencontre. On dit que l'Église n'est pas qu'un bâtiment. C'est peut-être par son sous-sol que l'Église se construit.

Mais dans le tourbillon de la ville, comment se concentrer sur l'essentiel?

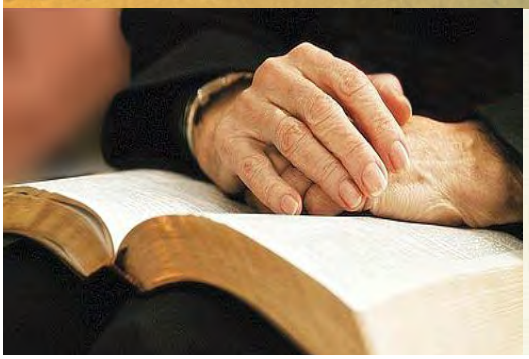
L'urbanité multiplie les possibilités d'être exposé à toutes sortes de traditions spirituelles qui coexistent dans un même kilomètre carré. Dans ce Montréal que je connais, il y a beaucoup de diversité culturelle et religieuse. Le contact avec d'autres traditions dévoile que l'être humain est foncièrement religieux parce qu'avide de sens et d'infini.

Va-t-on être nostalgique du bon vieux temps où on tenait le haut du pavé? C'est terminé. Et c'est bien ainsi. On n'a peut-être pas pris toute la mesure des effets pervers de cette position d'hégémonie ou de majorité confortable. La position de minorité a du bon. Elle décape l'expérience chrétienne. Elle nous amène à préciser les contours du Dieu auquel on croit et du Dieu auquel on ne croit pas.

C'est un immense défi dans une société où le paradigme technocratique fait croire qu'il n'y a aucune solution dans les sagesses antiques. Il n'y aurait que des solutions dans les technologies modernes et dans les progrès de la science technologique. On doit répondre qu'en ville, les solutions se vivent dans la rencontre.

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · MARS 2017 _ VOL XXXIII Nº1



COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES D'ICI

Plusieurs communautés religieuses du Québec soutiennent la Société catholique de la Bible dans sa mission de faire connaître la Bible et de promouvoir sa compréhension et son interprétation en regard des défis sociaux et culturels contemporains. La chronique *Gens de Parole* a pour but de faire connaître ces communautés toujours investies et interpellées par la Parole de Dieu.

ENRACINÉES EN JÉSUS CHRIST, CULTIVONS L'AMOUR ET LA COMPASSION

Denise LAMARCHE, CND

CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
Enseignante et chargée de cours; supérieure provinciale de la Congrégation de Notre-Dame (1998-2007)

Liminaire

Nous en sommes, en cette année 2017, à célébrer le 375e anniversaire de la fondation de Montréal par Paul Chomedey de Maisonneuve et Jeanne Mance. Il faut leur rendre hommage sans oublier que d'autres ont collaboré avec eux à faire de Ville-Marie une cité construite sur des valeurs à toujours vivre. Parmi ces pionniers, il nous faut reconnaître une femme forte de sa foi en Dieu et de son désir que *soit imitée la vie de Marie tout le temps qu'elle était sur la terre*[1]. C'est Marguerite Bourgeoys, cadeau de la Champagne française à la Nouvelle-France, comme les deux cofondateurs principaux. On la compte au nombre des fondateurs de l'Église canadienne.

Un peu de la vie de Marguerite Bourgeoys

Sixième d'une famille de douze enfants, Marguerite naît à Troyes, capitale de la Champagne, le 17 avril 1620. Elle est portée au baptême ce même jour du Vendredi saint. Faut-il voir là la genèse de l'histoire d'une femme qui « s'est aguerrie au contact de la souffrance et des duretés de la vie.[2] » Dès sa petite enfance, Marguerite rassemble des fillettes et leur fait l'école. Dotée du charisme de la communication comme du sens des responsabilités, elle exerce déjà une certaine autorité sur le groupe. Quand elle a dix-neuf ans, elle éprouve la douleur de voir mourir sa mère. Elle la remplace auprès de ses jeunes frères et sœurs. Marguerite est très discrète quand elle évoque le souvenir de son enfance et de son adolescence. Et peut-être se juge-t-elle un peu sévèrement quand, racontant ce qu'elle nomme sa touche, elle écrit : « J'étais fort légère et la bienvenue avec les autres filles.[3] » Elle signifie par là qu'elle aimait les beaux vêtements qu'elle portait fièrement. Or, en 1640, âgée de vingt ans, elle se joint à la procession faite en hommage à la Vierge du Rosaire et passant devant l'abbaye Notre-Dame-aux-Nonnains, à Troyes. Elle est *touchée* à la vue de la statue de Marie ornant le portail. Elle écrit : Je la trouvai très belle; en même temps, je me trouvai si touchée et si changée que je ne me reconnaissais plus, et retournant à la maison, cela paraissait à tous, comme j'avais été fort légère… Mais dès ce moment, je quitte tous mes ajustements et me retire d'avec le monde pour me donner au service de Dieu.[4]

Pour aller plus loin

[1] Marguerite Bourgeoys, *Les écrits de Mère Bourgeoys : autobiographie et testament spirituel*, Montréal, Congrégation de Notre-Dame, 1964, p. 136.
[2] Simone Poissant, *Marguerite Bourgeoys 1620-1700*, 2e édition, Montréal, Bellarmin, p. 18.
[3] *Marguerite Bourgeoys*, p. 18.
[4] *Marguerite Bourgeoys*, p. 19.

Apprendre à imiter Marie dans l'engagement apostolique en vivant une solitude intérieure en plein monde. C'était là la fin poursuivie par la Congrégation de Notre-Dame que Marguerite allait fonder.

Soeur Ghislaine Charland et un nouveau baptisé à Natashquan

Marguerite devient alors préfète de la congrégation externe issue du monastère de la Congrégation de Notre-Dame fondée par Pierre Fourier tellement soucieux de l'éducation des enfants. La sœur de Chomedey de Maisonneuve, sœur Louise de Sainte-Marie, religieuse de cet Institut, dirige la congrégation externe. Les religieuses, elles, sont obligatoirement cloîtrées. À cette époque, on ne pouvait être religieuse si on ne l'était pas. Ces moniales forment alors des jeunes filles à la vie chrétienne et à la pédagogie. Une fois qu'elles sont formées, elles leur confient l'enseignement aux fillettes des faubourgs.

C'est lors d'une visite à sa sœur que monsieur de Maisonneuve rencontre Marguerite Bourgeoys et l'invite à venir s'établir à Montréal pour y faire l'école aux enfants des colons et aux enfants Indiens.[5] Soutenue par son directeur de conscience, monsieur Gendret, p.s.s., Marguerite, après mûre réflexion, et une expérience spirituelle où elle entend Marie lui dire : « Va au Canada, je ne t'abandonnerai point[6] », est conduite dans son discernement à s'embarquer pour Montréal avec la *grande recrue*[7]. Avec l'aide de son directeur de conscience, Marguerite reconnaît que les ordres religieux cloîtrés appellent leurs membres à imiter soit la vie de sainte Marthe, soit celle de sainte Madeleine, mais que celle de Marie, mère de Jésus, n'a pas encore ses imitatrices. Aux imitatrices de Marthe, était confiée la mission de vivre au cloître et de soigner les malades; à celles qui imitaient Madeleine, revenait la réclusion et l'absence de commerce avec le prochain pour s'adonner tout entières à la contemplation. Il fallait donc apprendre à imiter Marie dans l'engagement apostolique en vivant une solitude intérieure en plein monde.[8] C'était là la fin poursuivie par la Congrégation de Notre-Dame que Marguerite allait fonder.

L'éducation libératrice

En l'année 1653, Marguerite traverse l'Océan pour venir y assumer la tâche de l'éducation par l'école[9]. Cependant, les enfants mourant tous en bas âge, ce n'est qu'en 1658, au mois d'avril qu'elle peut entreprendre sa mission dans une étable désaffectée que monsieur de Maisonneuve lui offrit. Elle était si heureuse de cet humble commencement qui s'inscrivait pour elle dans la continuité de la naissance de Jésus dans une étable. Cependant, soucieuse de l'œuvre d'éducation dès son arrivée dans la colonie, Marguerite entreprend dès lors de multiples services rendus à l'Église et à la société. Elle assumait des fonctions qu'on classerait aujourd'hui, avec Paulo Freire, sous l'appellation d'éducation libératrice.

Même si au temps de Marguerite, on ne connaissait pas le concept d'éducation libératrice, nous pouvons affirmer aujourd'hui que c'était bien là le charisme de fondation de la Congrégation car, en toutes ses œuvres, Marguerite Bourgeoys s'efforçait de mettre debout des enfants, des femmes, des hommes afin que chacun utilise au maximum ses talents et possibilités, pour le service des autres, de la cité, de l'Église. Partout où il lui était possible de faire œuvre d'éducation, auprès et avec les autochtones comme auprès de Français venus en Nouvelle France, Marguerite se faisait présente, attentive et active. Dans une vie en perpétuelle évolution, elle répondait aux besoins des personnes, du temps et du lieu.[10]

En 1659, Marguerite doit aller en France. Elle revient avec quatre compagnes à qui elle promet du travail et, comme salaire, le pain et le potage. On peut dire que c'était là l'origine de la Congrégation bien que ce n'est que le 25 juin 1698 que Marguerite Bourgeoys et quelques sœurs, dont Marie Barbier, alors supérieure, firent officiellement profession.

Pour aller plus loin

[5] On dirait aujourd'hui, enfants amérindiens.

[6] *Écrits*, p. 206.

[7] Une centaine d'homme, plus précisément cent huit, et quelques femmes venant à Montréal en 1653 pour éviter que cette fondation nouvelle soit conduite à disparaître.

[8] Voir, entre autres, *Écrits*, p. 136-137.

[9] Elle traversera sept fois l'océan au cours de sa vie, ce qui n'était pas sans risque.

[10] Constitutions et règles de la Congrégation de Notre-Dame, Montréal, Canada 2013, p. 9-10.

Brève histoire de la Congrégation de Notre-Dame

Longtemps, les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame fondée par Marguerite Bourgeoys, que le pape Jean-Paul II canonisera le 31 octobre 1982, ont été des enseignantes. Elles ont éduqué des générations de jeunes dans les écoles primaires et secondaires, dans les collèges classiques, dans les universités. D'autres sœurs chargées de faire la cuisine ou d'autres travaux ménagers apprenaient aux jeunes filles qui les aidaient à entretenir une maison. Maintenant à cause de l'évolution de la société, et aussi à cause du vieillissement, les sœurs enseignantes sont beaucoup moins nombreuses au Québec, au Canada et aux États-Unis d'Amérique. Proportionnellement, elles sont plus nombreuses au Japon, en Amérique centrale (Honduras, Guatemala, Salvador) et au Cameroun. Le charisme de Marguerite - l'éducation libératrice – est porté de manières différentes. Ainsi, des sœurs travaillent auprès des enfants vivant de grandes difficultés dans leur famille. Elles les accueillent, les aident à réussir leurs études, les accompagnent dans leur croissance physique, affective, spirituelle. Elles leur apprennent à entrer en relation avec les autres. Elles leur révèlent combien ils sont importants. Elles les libèrent alors d'un écrasement destructeur et les conduisent à reconnaître leur dignité.

Des sœurs travaillent aussi auprès et avec des adultes. Elles donnent des cours ou animent des retraites et des sessions ayant pour but de proposer une croissance permanente dans la foi. Elles libèrent alors des personnes en les accompagnant dans la quête de sens à leur vie. D'autres participent à des cuisines collectives, à des ateliers de couture, de tissage, de pièces de céramique et de porcelaine, de sculpture... Elles mettent ainsi leurs talents au service de ces femmes et de ces hommes qui ont à découvrir les leurs pour les mettre au service de leur famille ou de certains organismes. D'autres travaillent en milieu carcéral ou auprès d'ex-détenus leur révélant qu'ils sont plus grands et plus grandes que les délits pour lesquels ils doivent payer leur dette à la société. Elles les aident ainsi à se libérer de la haine, du désir de vengeance et de la fausse idée qu'Ils ont de ne rien valoir. D'autres rassemblent de jeunes mamans dont plusieurs sont célibataires. Elles leur apprennent à éduquer les enfants qu'elles aiment, mais qui, souvent, ont chamboulé leur vie. D'autres reçoivent des dames souffrant d'isolement, voire de violence et les éveillent aux arts, ce qui les valorise et leur permet de rencontrer des personnes blessées comme elles. D'autres sont membres de conseils d'administration. D'autres mettent leur compétence au service des communautés chrétiennes et des diocèses. D'autres apportent leur collaboration à des organismes orientés vers la justice sociale. Elles libèrent la parole qui revendique le respect des femmes et de leur place dans la société et dans l'Église, le droit des pauvres, la protection de la planète. D'autres qui exercent les services d'autorité au sein de la Congrégation sont soucieuses de faire en sorte que toutes les sœurs assument de diverses manières ce charisme d'éducation libératrice, précieux héritage de Marguerite Bourgeoys.

Soeur Cécile Fiset *Un jardin sur le toit de la Butineuse*, OSBL voué à l'accompagnement alimentaire et humain des enfants et des familles

Les sœurs s'efforcent d'assumer de diverses manières le charisme d'éducation libératrice, précieux héritage de Marguerite Bourgeoys.

Les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame et les personnes qui leur sont associées veulent poursuivre la part de mission confiée à Marguerite Bourgeoys : favoriser une éducation qui renvoie au sens de l'existence et à la croissance dans la foi; une éducation qui ouvre à la vie fraternelle et sororale à la lumière de l'Évangile; une éducation qui pousse à accomplir des œuvres de justice; une éducation qui oriente aussi à la prière et à la célébration du Seigneur.

L'orientation de mission de la Congrégation de Notre-Dame choisie par le dernier chapitre général, à l'été 2016, après une grande consultation de toutes les sœurs et des personnes qui leur sont associées se lit ainsi : « Enracinées en Jésus Christ, cultivons l'amour et la compassion. » Le développement de cette intuition présente trois objectifs : a) « Vivre l'interculturalité [...]; b) Aller aux périphéries [...] répondre dans l'espérance aux cris de notre monde blessé; c) Honorer et respecter notre maison commune [...] favoriser la vie sous toutes ses formes.

C'est ainsi que la Congrégation de Notre-Dame propose un engagement citoyen et ecclésial à ses membres. C'est ainsi que bien humblement avec d'autres elles essaient de répondre à ce que Marguerite Bourgeoys écrivait à la fin de sa vie : « Il est vrai que ce que j'ai toujours le plus désiré, et que je souhaite encore le plus ardemment, c'est que le grand précepte de l'amour de Dieu par-dessus toutes choses et du prochain comme soi-même soit gravé dans tous les cœurs. »[11]

Pour aller plus loin

CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

www.cnd-m.org/fr/accueil/

[11] *Écrits*, p. 267.

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · MARS 2017 _ VOL XXXIII Nº1

POUR ALLER + LOIN

Pistes de réflexion

Francine VINCENT et Geneviève BOUCHER

Ces pistes se rattachent au texte de chaque auteur de ce numéro.
Pour vous replonger dans le texte des auteurs,
cliquez sur le numéro correspondant.

01 Lucien LEMIEUX • PAGES 4-7
02 Christiane CLOUTIER DUPUIS • PAGES 8-11
03 Francis DAOUST • PAGES 12-14
04 Daniel CADRIN o.p. • PAGES 15-17
05 Serge CAZELAIS • PAGES 18-20
06 Mgr Alain FAUBERT & François GLOUTNAY• PAGES 23-24

01 VILLE-MARIE FONDÉE SELON UN IDÉAL ÉVANGÉLIQUE Lucien LEMIEUX

Dans son article, Lucien Lemieux nous révèle trois accents importants liés à la naissance de Montréal : l'idéal évangélique missionnaire des fondateurs, le rôle important joué par des personnes laïques, l'implication de nombreuses femmes.

• Aujourd'hui, le pape François nous invite à être des disciples-missionnaires dans notre monde. En quoi l'expérience de la fondation de Montréal est-elle une source d'inspiration pour répondre à cet appel ?

02 JÉRUSALEM, LÀ OÙ TOUT COMMENCE… ET RECOMMENCE Christiane CLOUTIER DUPUIS

Christiane Cloutier Dupuis nous fait prendre conscience que Jésus a choisi volontairement d'être présent à Jérusalem pour évangéliser cette ville peu importe les risques.

• En tant que baptisé, quels sont les choix que vous faites pour témoigner de votre foi là où vous avez les pieds ?
• Où puisez-vous votre force et votre joie pour traverser les risques rencontrés ou appréhendés ?

03 « AU BORD DES FLEUVES DE BABYLONE, NOUS PLEURIONS, NOUS SOUVENANT DE SION » Francis DAOUST

À Babylone, les exilés juifs vivent un choc culturel et religieux, nous affirme Francis Daoust. De cette expérience douloureuse naît une foi plus vibrante en un Dieu miséricordieux et une nouvelle identité comme peuple.

• Aujourd'hui, nous vivons dans un contexte de mondialisation où nous sommes confrontés à d'autres cultures et religions. Comment vivez-vous cette réalité ?
• Comment l'expérience du peuple juif vous appelle-t-il à creuser votre propre foi ? Comment redéfinissez-vous votre identité comme chrétien, comme peuple en Église ?

04 CORINTHE DANS LES ANNÉES CINQUANTE Daniel CADRIN o.p.

D'entrée de jeu, Daniel Cadrin décrit la ville cosmopolite de Corinthe sous de nombreux aspects. Puis il souligne que la communauté chrétienne de cette ville a des traits communs et de réelles différences avec la réalité de son époque.

• Quels rapprochements et différences faites-vous entre votre communauté chrétienne et la réalité de votre époque ?
• En regard de cela, quels sont les plus grands défis auxquels votre communauté est confrontée ? Comment peut-elle y répondre ?

05 ROME TERRE D'ACCUEIL ET DE DOULEURS Serge CAZELAIS

Serge Cazelais décrit Rome comme une ville cosmopolite où régnaient la méfiance face aux religions venant de l'extérieur et la peur de l'autre.

• Nous vivons dans une société où nous côtoyons des catholiques, des chrétiens de diverses confessions, des frères et sœurs d'humanité qui prient à leur manière. Comment sommes-nous des imitateurs du Christ, lui qui a accueilli une femme samaritaine et un centurion romain ayant des convictions religieuses différentes des siennes ?

06 « GOÛTER DIEU EN VILLE » Entrevue avec Mgr Alain FAUBERT, réalisée par François GLOUTNAY

« On n'apporte pas Dieu à la ville. Dieu, il est en ville. Dieu est présent aux êtres humains, là où ils sont. » Suite à son affirmation, Alain Faubert propose des défis d'Église en contexte d'urbanité :

• Qu'elle soit en appétit de rencontre et de service de sens auprès des gens;
• Qu'elle se décentre des temples pour être plus près des enjeux d'humanité afin d'y dévoiler un Dieu en amour avec l'être humain;
• Qu'elle offre des lieux de silence, comme des jardins, des lieux d'écologie intérieure, des espaces de paix, des espaces de beauté !
• Que vous en semble ?

JEAN-LOUIS D'ARAGON (1920-2016)

Le père Jean-Louis D'Aragon s.j., professeur honoraire de la FTSR, est décédé à Richelieu le 28 décembre 2016 à l'âge de 96 ans. Ses funérailles ont été célébrées le 4 janvier 2017 à l'église du Gésù, où il a résidé pendant plusieurs années.

Né à Montréal, en 1920, Jean-Louis D'Aragon a fait ses études secondaires et collégiales au Collège Sainte-Marie avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus en 1938. Après son cours en théologie et son ordination (1949), le père D'Aragon s'est spécialisé en exégèse du Nouveau Testament à l'Institut Biblique de Rome (1951-1955). De retour à Montréal, il a enseigné au Scolasticat de sa communauté de 1955 à 1967.

Jean-Louis D'Aragon s'est joint au corps professoral de la Faculté de théologie de l'Université de Montréal en 1967, lors de l'aménagement de Faculté sur le campus et de l'intégration de professeurs et d'étudiants provenant de diverses institutions religieuses de la région. Il y enseigna l'interprétation de la Bible, particulièrement des écrits johanniques. Il était apprécié pour l'érudition, la rigueur et la clarté de ses exposés. On lui doit le commentaire de l'Apocalypse dans la première édition du *Jerome Biblical Commentary* (1968). Fruit de plusieurs années d'enseignement et de recherche, son cours télévisé sur l'Évangile de Jean, « La lumière de la vie » (1990) connut un franc succès. Il fut doyen de la Faculté de 1973 à 1977.

Après sa retraite de l'enseignement universitaire (1990), le père D'Aragon continua d'être très actif durant une vingtaine d'années dans divers organismes, notamment à titre de directeur du Centre justice et foi, animateur du spirituel auprès du mouvement des Cursillos, membre du Conseil du Centre canadien d'œcuménisme et collaborateur à l'église du Gesù, au Centre biblique du diocèse de Montréal, à la Société catholique de la bible et à la Société biblique canadienne. Il fut l'un des maîtres d'œuvres de *La Bible expliquée*, une traduction œcuménique annotée publiée par la Société biblique canadienne et par la Société biblique française (2004).

Jean-Louis D'Aragon laisse le souvenir d'un bibliste et d'un professeur de vaste culture et de grande sagesse, affable et discret, dont la carrière fut vouée à servir l'intelligence des sources bibliques du christianisme, dans le respect du cheminement de chaque personne rencontrée. **SOCABI** offre ses plus sincères condoléances à ses confrères jésuites et à ses proches.

LANCEMENT DE PARABOLE « DIEU EST EN VILLE »

Afin de souligner la parution du présent numéro de ***Parabole***, **SOCABI** organise, en collaboration avec la Librairie Paulines, une table ronde réunissant trois des auteurs de cette parution :

- **Christiane Cloutier-Dupuis**, Ph. D. Sciences religieuses, bibliste et formatrice.
- **Serge Cazelais**, chargé de cours à l'Université St-Paul, historien des religions.
- **Lucien Lemieux**, historien du christianisme et membre diocésain du presbytérium de Saint-Jean-Longueuil.

Ils se réuniront afin de présenter leur article, d'approfondir ensemble leur réflexion et de répondre aux questions des participants.

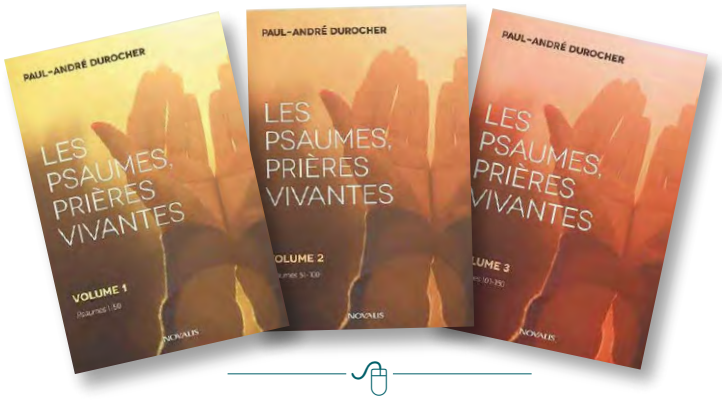
LIBRAIRIE PAULINES
Le mercredi **26 avril** à **19h30**,
2653 Rue Masson, Montréal

www.librairies.paulines.qc.ca/librairie-montreal

CAUSERIE DU CARÊME

Dans le cadre de ses « causeries du Carême », l'unité pastorale de Montmagny-Nord a reçu le directeur général de **SOCABI**, M. Francis Daoust, afin d'échanger autour de deux thèmes : « *La démission et la rémission du prophète Élie* (1 *R* 19) » et « *Le jugement du roi Salomon* » (1 *R* 3, 16-28). Les deux présentations, suivies d'échanges avec les participants ont permis de faire valoir le grand amour de Dieu, tel qu'exprimé dans l'Ancien Testament; celui d'un Dieu qui écoute ses sujets, des plus grands aux plus petits, qui sonde leur coeur et les aide à se relever dans la dignité.

Vous aimeriez profiter d'une des animations proposées par **SOCABI** ? Écrivez-nous **directeur@socabi.org**



DUROCHER Paul-André, *Les Psaumes, prières vivantes, Volumes 1-2-3*
Québec, Novalis, 2017, vol.1, 160 pages, vol.2, 144 pages, vol.3, 152 pages

LES PSAUMES COMMENTÉS

Notre évêque de liaison auprès de la Conférence des évêques catholiques du Canada, Mgr Paul-André Durocher, vient de publier trois volumes chez Novalis. Cette série est un recueil de présentations-commentaires de chacun des 150 psaumes. Ces brefs textes se composent tous de quatre paragraphes : un premier qui situe le psaume dans son contexte historique; un deuxième qui propose un lien avec le Nouveau Testament; un troisième qui actualise le psaume dans ma vie; et un quatrième qui s'ouvre sur une perspective universelle pour nourrir la prière. Par ce recueil, l'auteur espère aider les chrétiennes et les chrétiens à se familiariser avec ces anciens poèmes et à comprendre comment ils peuvent éclairer notre vie d'aujourd'hui et mener tant à la contemplation qu'à l'action.

PARCOURS « OUVRIR L'ANCIEN TESTAMENT »

Les Quatre nouvelles leçons du parcours « Ouvrir l'Ancien Testament », produit par **SOCABI**, l'Office de catéchèse du Québec et le site **interbible.org**, ont été mises en ligne au cours des trois derniers mois. Animées par le directeur général de **SOCABI**, Francis Daoust, elles s'intéressent au livre de l'Exode (leçon 4), aux livres historiques (leçon 5), aux prophètes (leçon 6) et aux Psaumes (leçon 7). Ce parcours est offert gratuitement à toute personne intéressée à mieux comprendre ce grand et riche recueil qu'est l'Ancien Testament. Il est accessible à tous, peu importe son niveau de connaissance de la Bible, et est construit de manière à ce que chaque personne puisse le commencer quand il le désire et l'explorer à son propre rythme.
Pour amorcer le parcours, il suffit de s'inscrire en se rendant au : **www.interbible.org/ouvrir/ancien.html**

CAMPAGNE DE FINANCEMENT 2016-2017

C'est sur le thème du chemin qu'est maintenant lancée la campagne de financement 2016-2017 de **SOCABI**. Comme le rappelle le porte-parole de la campagne, Mgr Paul-André Durocher, en donnant généreusement à **SOCABI**, ses bienfaiteurs prennent le relais du prêcheur itinérant de Galilée et aident à faire connaître la Bonne Nouvelle et la Parole de Dieu, de ville en ville, en s'adaptant aux besoins et aux exigences d'aujourd'hui.

Merci pour le chemin parcouru ensemble...

- Pour faire un **don en ligne** (Paypal, Visa ou MasterCard)
  http://www.interbible.org/socabi/financement.html
- par **la poste** à : **SOCABI**
  2000, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, (Qc) Canada, H3H 1G4

POUR PLUS D'INFORMATIONS : Mme Françoise Brien
(514) 925-4300 poste 297 fbrien@diocesemontreal.org

Prenons le relais...

Lève-toi et marche!

La Bible est une véritable anthologie de relèvements. Dans l'Ancien Testament, Dieu redresse son peuple courbé par l'esclavage en Égypte; après l'avoir écouté, il redonne à son prophète Élie la force nécessaire pour se relever et reprendre son ministère; il rétablit son juste serviteur Job après son épreuve; il relève son peuple châtié après l'exil. « Il remet debout le misérable qui est tombé par terre; il relève le malheureux abandonné sur un tas d'ordure » (*Ps* 113, 7) nous rappelle le Psalmiste.

Dans le Nouveau Testament, Jésus poursuit l'action de son Père. Il n'intervient pas auprès des grands et des puissants, mais se mêle aux petits, aux faibles et aux démunis. À tous ceux qui sont prostrés, paralysés, aveugles, malades, pauvres ou pécheurs, il ordonne de se relever et d'agir : « Lève-toi et marche! » (*Mt* 9, 5)

Or, il n'y a pas de plus grand abaissement et de plus grand relèvement que celui opéré par Jésus lui-même sur la croix et à Pâques. Cette mort était la plus dégradante, la plus ignoble et la plus honteuse qui soit. Mais trois jours plus tard, Dieu relève son Fils d'entre les morts. C'est le redressement ultime de toute l'histoire du salut.

C'est cet événement que nous célébrons à Pâques, car avec le Christ, nous sommes tous relevés : de la honte, de la misère, du péché et de la mort. C'est aussi une invitation à agir pour que, une fois rétablis, nous aidions notre prochain à se relever à son tour.

Au nom de toute l'équipe de Parabole :

Joyeuses Pâques!

Société catholique de la Bible
2000 rue Sherbrooke Ouest, Montréal
(Québec) H3H 1G4